RUBRIQUE
DES SPECTATEURS

SAISON 2017- 2018

Cette Rubrique des spectateurs est le fruit de nos découvertes : spectacles, films, rencontres, expositions, concerts, et de nos discussions. Animées et enrichissantes, elles multiplient le plaisir du spectacle !

Cette année nous y avons ajouté nos chroniques radiophoniques dans notre émission VIVACULTURE, sur Ouest-Track Radio, le dimanche matin à 11h …

SOMMAIRE

Edito p. 3

Festivals p. 4

Une saison en Normandie p. 8

Vivaculture p. 14

Nos apéros des spectateurs p. 23

Edito

Comme l'eau d'une source, le théâtre trouve toujours son chemin. Si après trois mille ans, cet art archaïque est encore là, c'est qu'il y a une route, affirme le metteur en scène Thomas Jolly.
Nous avons joyeusement emprunté cette route, et celles aussi de la musique, du cinéma, de la littérature, des arts plastiques, des conférences et débats… Le spectacle est un objet « ouvert » que le spectateur ne reçoit pas passivement : à nous une part de travail d'invention et d'interprétation !
Les visiteurs du site de notre association, les auditeurs de notre émission Vivaculture, les participants à nos rencontres mensuelles de la Rubrique des spectateurs partagent avec nous tout ce qui nous a émus et nourris. Le plaisir du spectacle est éphémère mais les échanges le ravivent.

Vilar traçait une route, celle de la démocratisation au service des spectateurs de son époque, grâce à des œuvres offrant découverte, inattendu et innovation, loin de la consommation. Et « *populaire* » ne signifie pas « *pour le peuple, contre les élites* », mais de la plus haute qualité rendue accessible à tous sans clivage social ou culturel.

La culture est-elle aujourd'hui le bien commun le mieux partagé ? Certes, les révolutions numériques permettent une large diffusion auprès des curieux. Les arts ne sont plus ces OVNI réservés à quelques-uns. Mais que chacun ait la chance de les découvrir est encore un chantier. Le philosophe Christian Ruby va plus loin : « *Il n'existe pas de spectateur. On ne naît jamais spectateur. On le devient. Et on le redevient quand on se confronte à une œuvre d'art. Il y a donc un devenir constant du spectateur* ».
Si les spectateurs le savent, et le vivent, c'est le signe que la culture, art de l'émerveillement, est nécessaire,

Mais elle n'est pas hors-sol. Bérénice Hamidi-Kim, maître de conférences en études théâtrales à l'université Lyon-II analyse : « *La crise des financements est le reflet d'une crise idéologique. Un manque de culture politique sur ce que c'est que la culture* ».

Isabelle Royer, présidente de l'association Maison de la culture du Havre

FESTIVAL D'AVIGNON

Journal 2016 de Yoland Simon, écrivain

Dimanche 17 –

Plongée brutale dans le festival d'Avignon. Il ne change guère, grossit seulement, comme ces espèces menacées par leur démesure. Rassurez-vous, pourtant, car le Off se porte bien. Le In aussi, mais en arpentant les rues de la ville aux murs couverts d'affiches, on n'en voit rien, ou presque. Il n'en va pas de même des mille quatre cents spectacles d'une belle diversité, proposés chaque jour aux habitués du Off.
Les trois pièces que nous voyons ce dimanche n'échappent pas à cette étonnante variété.
Ce fut d'abord un dialogue conçu par Jean-Philippe Mestre, l'éditorialiste et critique dramatique du *Progrès de Lyon* que j'eus le bonheur de rencontrer, en 1988, sur la place de l'Horloge, et qui préfaça mon *Adieu Marion*. La pièce évoque une confrontation plutôt inattendue, qui eut pour- tant lieu, entre Jean-Paul II et Antoine Vitez. Ce fut lors d'une représentation privée du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, dans les jardins de Castel Gandolfo. Le Pape y défend son Église et y redit sa foi en Dieu. Le démiurge de la Comédie-Française, dont il est alors l'administrateur, y défend l'art théâtral et redit sa foi en la raison. Un théâtre d'idées, donc, comme en avait rêvé Antoine Vitez, en un temps où de vifs débats opposaient les tenants de nobles causes, nourries de vastes espérances. Jean-Philippe Mestre sait, en de brefs mais éclairants échanges, qui rappellent l'antique *disputatio*, confronter les univers opposés et les espérances, souvent contraires, de celui qui croyait au ciel et de celui qui n'y croyait pas. Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir posé sur les planches tant de questions fondamentales, nourries par une immense culture, de multiples références livresques et historiques et une intelligence pénétrante. Ce qui n'exclut pas des clins d'œil amusés, et des répliques ciselées qui ne désignent pourtant aucun vainqueur et laissent entières toutes nos interrogations.
Le soir, une troupe, venue de Belgique, nous plongea dans une autre époque, à travers l'évocation, par Jean-Marie Piemme, des *Choses*, ce livre culte de Georges Perec. Avec Yvette, nous avions aimé ce roman et son inventaire des rêves d'une génération qui fréquentait les universités, lisait *l'Express*, et découvrait, dans toutes les boutiques de la Capitale, les objets un peu trop dispendieux qui accompagne- raient son existence, afficheraient son ascension sociale. Jérôme et Sylvie, le jeune couple du livre, sont joliment interprétés par les deux comédiens, avec cette distance ironique qui sied au théâtre. L'histoire est un peu actualisée, fait référence aux modes d'aujourd'hui, comme aux théories de Baudrillard, ce chantre d'une postmodernité dont Georges Pérec fut, sans doute, un précurseur inspiré. Et on se laisse captiver par ce spectacle intelligent, évoquant tous ces objets qui, de très loin, nous font des signes de reconnaissance, nous environnent et nous séduisent, nous asservissent également. *Le Théâtre de Namur* nous a offert un de ces instants, à la fois édifiants et ludiques, qui nous réjouissent, mais éveillent aussi notre esprit. En somme, qui répondent à cette belle tradition de la comédie : corriger les mœurs en riant.
L'après-midi, installés sur la terrasse du *Cinévox*, nous allons, par paresse, voir le spectacle qui se donne dans ces lieux. C'est une comédie sur le couple, comme il s'en donne de nombreuses autres, répertoriées dans le catalogue du Off. Le spectacle enfile un collier de clichés où le public est censé se reconnaître, se reconnaît, hélas, tant les stéréotypes finissent par s'imposer à nos vies. Avec cela, quelques dérapages dans une vulgarité qui soulève des rires, à peine choqués. « Tu me prends pour un trou », dit la femme. « Pas qu'un », répond le mari. C'est aussi le théâtre qui se donne ici.

Lundi 18 –

Au programme, dans le *Centre Européen de Poésie d'Avi- gnon* : un spectacle du *Théâtre de l'Ephéméride*, sur des œuvres de Blaise Cendrars.
Revoir Patrick Verschueren, qui donne ce récital, c'est une sorte de pèlerinage. Tant de souvenirs me rattachent à lui, si lointains aussi, et notamment, en 1985, les représentations de *Chute libre*, à la Casa d'Irène, ce lieu crapoteux du Off, voué pourtant à de belles rencontres. Patrick, et Evelyne Boulbar, sa musicienne, ont surtout repris des extraits du *Monde entier* et de *La Prose du Transsibérien* qui nous transportent dans cet univers cosmopolite d'une époque éprise de vitesse, de grands espaces, de splendides épopées sur tous les continents.
Cela commence au Havre, port de tous les départs, dans les mugissements des cargos et des transatlantiques, cinglant vers New York ou Valparaiso. Donc, bienvenue à bord.
Dans ce monde de passagers luxueux et désabusés, en quête de sensations nouvelles ; d'émigrés fuyant la misère de leurs ingrates terres ou les violences de traîtresses patries ; de personnages interlopes traînant d'inquiétantes mines sur des ponts encombrés de ferrailles et de cordages, et où se mêlent les effluves du large et des remugles de sueur et de cambouis.
Grâce à Évelyne et Patrick, on peut poursuivre le voyage sur le rythme haletant des grands trains traversant les steppes et les toundras d'une infinie Sibérie, aux paysages semés de boulots, d'isbas, de villes dont les noms chantent dans nos mémoires : Novgorod et ses légendes, Vladivostok aux bords d'un mythique Kamtchatka. Sur ces étroites scènes, où ils aiment poser leur valise, nos deux baladins incarnent les exotiques rêveries du poète. Les mettent aussi en musique et en chansons, et nous entraînent dans le sillage de ce merveilleux compagnon de route dont ils ressuscitent la belle humeur vagabonde.
Puisque la règle ici est d'enchaîner les spectacles, nous allons voir *Un baiser s'il vous plaît*, adapté d'un film d'Emmanuel Mouret. En vérité, on s'interroge sur cette étrange idée de passer du théâtre au cinéma. J'avais, personnellement, aimé ce film sur les incertitudes du cœur et les pulsions des corps, proche de l'univers d'Eric Rohmer. Je n'en retrouve pas le charme dans cette adaptation théâtrale. Elle crée,

avec les personnages, une proximité qui accuse leur jeu et contrarie la subtilité de la fable. L'acteur, au cinéma, s'efface au profit du personnage. Au théâtre, au contraire, on admire sa composition. Pour tout compliquer, quelques scènes de lit, dont on avait aimé dans le film la troublante sensualité, tournent ici à des effets de vaudeville. Pour conclure, on a envie de répéter cette tautologie : le cinéma est du cinéma et le théâtre du théâtre.

Mardi 19 –

Nous déjeunons le matin, face au Ventoux qui semble parfaitement débonnaire, en dépit de la réputation que lui font les souvenirs des Tours de France, de la tragédie de Tom Simpson. Vedène, dans sa paix, à peine troublée par l'éveil des cigales, semble ignorer le temps et recommencer dans une sereine pérennité de semblables journées. Il n'en va pas de même de l'agitation d'un Avignon qui ne connaît pas de repos, indifférent à une canicule qui, ailleurs, plonge les gens dans une salutaire torpeur. Car, ici, le culte du théâtre ne souffre aucun relâchement. Et pourtant, nous nous contentons aujourd'hui d'un seul spectacle. Magnifique en vérité.
Un Mozart et Salieri, d'après le récit d'Alexandre Pouchkine qui inspira aussi *Amadeus*, le film de Milos Forman, et qui nous fut donné par les Suisses de *l'Espace culturel des Mureaux*. Je suis loin d'être un mélomane averti mais, après tout, la musique n'en demande pas tant, et les airs tirés de *La Flûte enchantée*, des *Noces de Figaro*, de *Don Giovanni*, interprétés dans la vaste salle du temple d'Avignon, m'ont parfaitement ravi. Comment résister au divin Mozart qui, aux dires de Salieri, n'aurait fait que *copier une musique qui lui était dictée du ciel* ?
Et puis, j'ai toujours aimé le charme un peu poudré de ces pièces ou de ces films à costumes, leurs déguisements troublants dissimulant les incertitudes sentimentales des créatures cruelles et tendres de Laclos, de Marivaux, de Beaumarchais.

Mercredi 20 –

Depuis la scène dite *des comédiens*, inventée par Hamlet pour confondre Claudius et Gertrude, les assassins présumés de son père, ou depuis *L'Illusion comique* de Corneille et les pièces de Pirandello, on n'en finit pas d'explorer les infinies ressources du théâtre dans le théâtre. Ce truchement, comme on disait autrefois, permet souvent d'explorer les aspirations secrètes des personnages et les rêves d'altérité qui les habitent. Sans doute, a-t-on souvent abusé de ce procédé, pour de faciles effets. Mais il nous offrit aussi, ne boudons pas notre plaisir, d'amusantes situations.
Ainsi dans *Succès Reprise,* une pièce adaptée de W.H. Buxton par Hervé Devolder. Un aimable comédien, honoré par des nominations aux Molière et qui, vous jugerez la chose plutôt anecdotique, est aussi devenu notre ami. Après tout, il y a de plus sottes raisons de se rendre au théâtre. Donc *Succès Reprise* et sa fable, son *pitch*, comme dirait Thierry Ardisson... Où l'on retrouve Pirandello, mâtiné de Feydeau. Des comédiens y jouent la répétition d'une pièce qui reprend l'efficace triangle du vaudeville : le mari, la femme, l'amant. Évidemment, les rôles s'inversent. Et le cocu de la première pièce, celle où l'on répète la seconde, est l'amant de la seconde, celle que l'on répète dans la première. Enfin, un vaudeville dans le vaudeville, vous aviez compris. Ce genre d'argument impose un jeu léger, un art de ne rien souligner trop lourdement. Les interprètes y sont parfaitement parvenus. Et je n'ai pas à regretter ce devoir rendu à l'amitié qui m'a conduit dans ce *Théâtre Essaïon*, non loin du *Théâtre des Carmes* qui fut animé par le regretté André Benedetto.

Jeudi 21 –

Raymond Cousse est un auteur précieux, trop méconnu. Son humour décalé, un peu désespéré, fut salué par Beckett et Ionesco, les maîtres du genre. Je l'avais rencontré en 1987, au *Théâtre du Trèfle*, à Poitiers où il jouait *Enfantillages*, un récit d'enfance, sans mièvrerie ni complaisance, qu'il avait adapté de son roman et qu'il interprétait avec une matoise ingénuité. Le comédien Laurent Mascles de *La Compagnie de L'Île Lauma*, reprend lui *Stratégies pour deux jambons*, une pièce d'un humour un peu grinçant, teintée de surréalisme. L'argument suffit à en donner le ton. Donc, un cochon se raconte. Une vie, à vrai dire, à l'horizon plutôt limité, une bauge dont il mesure, en conscience la largeur, la longueur et la hauteur. C'est un animal soucieux de bien faire et de satisfaire aux diverses exigences alimentaires qui feront de la bonne viande, d'excellents jambons, ni trop gras, ni trop maigres, ni trop durs. Pour cela, dans une attitude hautement sacrificielle, il fait don de sa personne à la charcuterie française.
Il y a, dans cette relation minutieuse des rituels de l'élevage et de l'abattage, une sorte de chronique de l'horreur ordinaire, celle de nos plus quotidiennes pratiques, qui pourrait rappeler certaines satires de Jonathan Swift. Il faut saluer aussi la performance du comédien qui évite tout pathos contraire à l'esprit de la pièce et qui assume, sans caricature, cet avatar animalier presque touchant, en dépit du réalisme de son récit.

Vendredi 22 –

Hervé Devolder est décidément partout. Outre dans *Succès Reprise*, dont nous avons parlé, il a, avec Milena Marinelli, conçu un spectacle musical, autour de la célèbre Kiki de Montparnasse, la muse de tant de peintres et d'écrivains des années folles et dont le dos nu fut transformé en violon par une facétie photographique de Man Ray.
Enfin, Hervé interprète encore le rôle d'un psychiatre dans *Le Cas Martin Piche* de Jacques Mougenot. Disons-le, la confrontation du psy et de son client est un scénario un peu rebattu qui pourrait nous inquiéter. Vite, nous sommes rassurés car le spectacle évite les poncifs d'une situation attendue. On le doit beaucoup au jeu des acteurs, Hervé Devolder, qu'on avait rarement vu dans ce registre sévère, et Jacques Mougenot qui est aussi l'auteur de la pièce. Il joue à

merveille un personnage que tout ennuie, une sorte de vieux Pierrot lunaire et triste, incapable de fixer son attention et en proie à de continuelles distractions. Ces attitudes, servies par de désopilantes mimiques, exaspèrent le praticien qui tente de le guérir de son incurable ennui. Ajoutez à cela un jeu de questions et de réponses où s'affirme une fantaisie verbale, aux confins d'un absurde digne de Tardieu, de Dubillard ou de Ionesco.

Une semaine, ou presque, et déjà le festival s'achève pour nous. On oublie tout dans cette plongée au cœur d'une mêlée où se confrontent, s'affrontent, se mélangent toutes ces fictions en quête de nos vérités. Le festivalier vit dans une sorte de bulle.
Qu'importe le Tour de France et la victoire annoncée de Christopher Froome, dont les exploits sont loin de nous faire oublier ceux de nos lointaines idoles, Copi ou Bobet. Qu'importe, à Cleveland, la convention du *Great Old Party* et les dernières foucades de Donald Trump. Qu'importe l'actualité.
Et pourtant, c'est bien elle qui nous rattrape avec notre dernier spectacle. Et comment devant son seul titre : *L'Attentat*, ne pas se souvenir de Nice, de son camion fou, et de toutes ces victimes de la folie meurtrière d'un homme. *L'Attentat*, donc. La pièce se donne au *Théâtre des Halles*. Elle est adaptée d'un roman de Yasmina Khadra. Elle évoque les terribles tragédies d'un Moyen-Orient déchiré, où chacun tente de préserver ou de reconquérir sa terre, et où les religions finissent par devenir de fascinantes et dangereuses patries. En écoutant ces débats où s'invite l'Histoire, il m'arrivait de penser au théâtre engagé des années cinquante, aux *Mains sales* de Jean-Paul Sartre et, plus encore, aux *Justes* d'Albert Camus. Chez Yasmina Khadra, aussi, la violence est là, toute proche, et rôde dans des lieux familiers. Comme la famille, justement. Celle d'Amine, ce chirurgien qui vit en Israël, et dont la femme défend ardemment, sans qu'il s'en aperçoive vraiment, la cause palestinienne. Poussant à l'extrême son choix, elle va devenir une kamikaze. Ainsi, les êtres les plus chers nous côtoient sans que l'on soupçonne leur véritable nature, ni que l'on découvre leurs projets, même les plus insensés. Et pourtant, Amine, si éprouvé par le destin, va tenter de comprendre. Commence alors, dans ces étroits territoires où se concentrent tant de haines, une douloureuse errance, un retour aux sources de la tragédie, un effort désespéré pour appréhender ce culte de la mort auquel sacrifient, c'est le mot, tant de protagonistes de cette guerre sans fin. Frank Bertier, l'adaptateur et le metteur en scène, a choisi pour ce drame un décor sobre, un espace presque symbolique où s'entendent surtout les paroles des protagonistes, leur douloureuse confrontation. Il faudrait citer tous les acteurs de ce drame qui incarnent avec force les terribles enjeux d'une histoire traversée par les séculaires affrontements de ces terres légendaires. On ne m'en voudra pas d'évoquer surtout la remarquable prestation de Bruno Putzulu qui vit, plus qu'il ne les joue, les révoltes et les détresses du héros principal de cet *Attentat*. Et puis Bruno est de chez nous, un Normand qui joua dans *Flora*, la pièce que j'écrivis sur la vie de Flora Tristan pour *La Comédie errante* de Bob Villette.

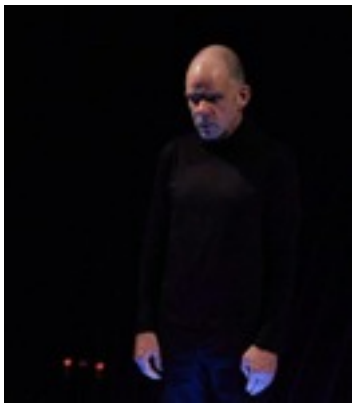
Yoland Simon.

RETOUR D'AVIGNON 2017

Annette Maignan - Isabelle Royer

Quel que soit le festival, il n'y a rien de plus excitant que de parcourir une ville animée par la même curiosité et le même goût pour un art. Le théâtre, à Avignon, nous offrait cet été dans le Off 1480 spectacles : de quoi trouver notre bonheur, de retrouvailles ou de découvertes !
Spectateurs attentifs, nous avons, un peu au hasard, rendez-vous avec des auteurs (Anton Tchekhov, Frank Wedekind, Beckett, Matei Visniek, Marguerite Duras, Elfriede Jelinek, Lars Noren, Erri de Luca, Rodrigo Garcia…), des comédiens (Denis Lavant, Daniel Mesguish, Judith Magre, Tom Novembre, Christophe Malavoy…), des metteurs en scène…
Parlons ici seulement des coups au cœur.
Des textes forts : *Cap au pire*, un des derniers textes écrit par Beckett à 76 ans en 1982, comme un cri de souffrance : « *Encore. Dire encore. Soit dit encore. Tant mal que pis encore. (…)Tout jadis. Jamais rien d'autre. D'essayé. De raté. N'importe. Essayer encore. Rater encore. Rater mieux…..* » Jacques Osinski choisit un plateau étroit et sombre, Les silences, les répétitions, la nudité du jeu du comédien fondée sur sa voix, sa musicalité, ses graves, nous transportent face à notre propre fragilité.

Borderline mis en scène par Guy Cassiers d'après *Les Suppliants* d'Elfriede Jelinek et ses paroles crues : « *Vivants. Vivants. C'est le principal, nous sommes vivants, et ce n'est pas beaucoup plus qu'être en vie après avoir quitté la sainte patrie. Pas un regard clément ne daigne se tourner vers notre procession, mais nous dédaigner, ça ils le font. Nous avons fui, non pas bannis par notre peuple, mais bannis par tous, ça et là.* »
Dès l'installation du dispositif, des poutres écrasant des seize corps couchés les uns sur les autres, métaphore des bateaux tanguant au large, nous y sommes. Les visages en plan rapproché sur un écran, dédoublés et déformés, des quatre comédiens qui portent le texte, nous interrogent : dieux antiques, occidentaux lointains et confortables, sans doute à notre image. Nos questions nous sont renvoyées en miroir. Dans les deux parties suivantes, la foule des danseurs, les bruits, la musique, envahissent l'espace.
Froid de Lars Noren : ce que nous ne pouvons et ne voulons pas entendre. Chez ces trois lycéens suédois, pas de concessions, pas d'euphémismes : pour les jeunes comédiens, la parole nationaliste et extrémiste dans toute sa crudité, l'ignorance, l'ivresse de la croyance en la pureté de la race, la haine de l'autre et la certitude d'être volé, ne peuvent aboutir qu'au meurtre. La faillite de nos sociétés inégalitaires, de nos systèmes éducatifs est une vraie gifle. La parole nationaliste transcrite dans toute sa violence.
Des comédiens habités : Denis Lavant immobile dans un carré de lumière ; Edouard Eftimakis, Axel Giudicelli, Arthur Gomez, Alexandre Gonin, quatre jeunes acteurs portant la hargne et la haine d'extrémistes suédois...



Des mises en scène efficaces. Tableaux de créateurs visionnaires ! Chacun de ces spectacles – et il y en eut d'autres – a touché en nous des sentiments intimes, sur notre fragilité d'être humain, sur les désordres du monde, les obscurantismes de nos sociétés : l'effroi, la révolte, l'impuissance...

Annette Maignan, Isabelle Royer

FESTIVAL DE CHARLEVILLE-MÉZIÈRES

CHAMBRE NOIRE, COMPAGNIE PLEXUS SOLAIRE

Dans cette chambre noire Valérie Jean Solanas est en train de mourir sous nos yeux, allongée sur un lit très nu éclairé de néons roses. C'est une marionnette. Une marionnette de taille humaine, tellement humaine que ç'en est troublant. Une femme blonde derrière elle la… manipule, c'est la mère, elle ressemble à Marylin Monroe, son idole, elle est légère, immature, inconsciente, peut-être un peu folle, elle ne veut voir que « les belles choses de la vie », elle ne voit pas que sa fille meurt. Elle n'entend pas sa fille lui demander : Pourquoi m'as-tu abandonnée ? Pourquoi n'as-tu rien voulu voir ?
Valérie Jean Solanas était une féministe américaine radicale, « trash » dirait-on peut-être, universitaire, prostituée, actrice occasionnelle, homosexuelle, internée une grande partie de sa vie pour des problèmes psychiatriques, abîmée par les amphétamines, auteure sulfureuse du manifeste SCUM où elle se prononce pour l'éradication du genre masculin. C'est elle aussi qui a tiré sur Andy Warhol, qui l'a raté, et qui le regrette.
Yngvild Aspeli, Norvégienne, l'a mise en scène pour la première fois en France au festival mondial de la marionnette de Charleville-Mézières, qui s'est tenu du 16 au 24 septembre dernier. Elle lui rend là un hommage âpre, sauvage, bouleversant, dont nous ne sommes pas sortis indemnes. Le spectacle est inspiré du roman de la Suédoise Sara Stridsberg « La faculté des rêves ».
Elles sont deux en scène. Deux mais multiples. Il y a Yngvild Aspeli elle-même, comédienne à plusieurs rôles, celui de la mère de Valérie, celui de son ex compagne, d'une infirmière, d'un professeur d'université et d'Andy Warhol en personne. Elle est également la troublante manipulatrice des deux marionnettes à taille humaine qui incarnent donc Valérie à la fin de sa vie, mais aussi la même Valérie petite fille, accrochée à la taille de sa mère et qui la supplie, dans une scène poignante, de ne pas la laisser seule. C'est également elle qui anime un étrange théâtre d'objets, où apparaissent un mannequin féminin désarticulé qui se démembre en une danse macabre et plusieurs paires de jambes fuselées qui font la roue dans un ballet tout à fait surréaliste.
Aux côtés d'Yngvild Aspeli, derrière un tulle noir transparent, il y a la percussionniste Ane Marthe Sorlien Holen, qui orchestre et rythme, en live, ce « cabaret chaotique », mélangeant batterie, voix, percussions corporelles et autres objets dérivés, de l'eau, une machine à écrire…C'est elle qui, d'un chant doux et délicat, révèle l'inceste du père, « My heart belongs to Daddy ». Il n'en sera presque rien dit de plus. Et nous en aurons la gorge nouée.

Projections et vidéos, pour une rare fois, sont de précieux atouts pour accompagner, souligner, intensifier la force, l'esthétique ravageuse du spectacle et la terrible émotion qu'il convoque en nous, spectateurs.
Yngvild Aspeli nous fait cadeau d'un théâtre visuel et violemment poétique, qui traduit les mots du roman dont il est inspiré en images, en émotions. En trouble également, lorsque par exemple la marionnette nous semble plus vivante que celle qui l'anime. Nous en sommes sortis bouleversés, oui, pour de longues minutes incapables de parler et d'échanger. Bouleversés par l'histoire de cette femme désaxée, humiliée mais furieusement libre, si provocante dans son refus de toute convention, de tout pouvoir exercé sur elle. Si fragile aussi, si complexe, si épuisée à la fin de sa vie. Tellement seule quand elle vit, quand elle meurt. Marionnette abandonnée.
Notre émotion était toute entière contenue dans l'écho impalpable que la pièce avait fait naître en nous et qui se prolongeait en silence, juste avant que nous ne laissions éclater notre enthousiasme commun.

Véronique Garrigou.

UNE SAISON EN NORMANDIE

NORMA / OPERA DE ROUEN

Pour un spectateur qui ne connait pas cet opéra, *Norma* de Vincenzo Bellini, (1831) sur un livret de Felice Romani, d'après la tragédie d'Alexandre Soumet *Norma ou l'Infanticide,* le personnage principal est-elle une amoureuse aux prises avec les exigences de son destin de Vestale, son amour caché pour le proconsul Pollione, puis sa jalousie, ou une héroïne politique de la collaboration puis de la résistance face à l'envahisseur romain ?
Frédéric Roels ne situe pas cet opéra en 1942 période d'occupation allemande, mais dans une sorte d'univers fantasmé, mi grotte, mi souterrain, où des Gaulois (convaincant chœur Accentus) fomentent clandestinement de chasser l'occupant romain en lançant avec conviction leur cri de guerre « Guerra, Guerra ! ».

Secret des complots, secrets des cœurs, des amours…
Norma, c'est une âme passionnée qui hésite, chère aux tragédies, mais c'est aussi l'individu face au collectif. *Norma* opéra romantique …
Un univers de révélations et de chaos émotionnel où tout concourt à frapper le spectateur : la puissance des voix (la mezzo-soprano Ruxandra Donose, la soprano Mirjam Tola pour Adalgisa, Marc Laho, Wojtek Smilek…), la vigueur des duos, des trios, conjuguée à l'énergie de l'orchestre dirigé par Fabrizio Maria Carminati. Le lent plan rapproché sur la lune projeté au-dessus de la caverne est majestueux mais les évolutions de trois danseurs de la compagnie Beau Geste de Dominique Boivin, semblent mignardes.

Bellini et Chopin étaient amis. Même goût de la mélodie, celle qu'on ne se lasse pas d'entendre dans la prière à la lune, Casta diva (Chaste déesse) au début de l'opéra à un moment où le temps se trouve comme suspendu.

Chaste Déesse, Chaste Déesse qui argentes
ces antiques feuillages sacrés,
tourne vers nous ton beau visage,
sans nuage et sans voile.
Modère, ô Déesse,
modère des cœurs ardents, modère encore,
modère encore le zèle audacieux...
répand sur la terre cette paix
que tu fais régner au ciel.

En rupture avec les Lumières, siècle de la Raison, les Romantiques veulent exprimer les élans de la passion, la force et l'ambiguïté des sentiments. Une trouvaille que cette fin surprenante pour qui ne s'y attend pas : en choisissant la vérité, Norma reconquiert Pollione et réconcilie ainsi l'intime et le politique, l'amour et l'éthique.

Isabelle Royer

CIRQUE PLUME / VOLCAN

Avec le cirque Plume, il me faut assumer mon inconditionnalité…
Dimanche après-midi, je suis sortie du Volcan en total ravissement, malgré la bruine et le reste de froid. Et cette joie a résisté à tous les bémols de plusieurs de mes amies : "Moins beau que les autres fois, moins poétique, des lourdeurs, des remplissages…" Rien, je n'ai rien ressenti de tout cela, j'ai tout aimé, tout, comme les autres fois.
Bien sûr, j'avais été mise en condition par la rencontre avec Bernard Kudlak à l'Université Populaire, le lundi précédent. Rencontre que j'avais trouvée passionnante et sympathique. Bernard Kudlak, un des fondateurs, avait raconté avec beaucoup d'humour toute l'histoire de son cirque, depuis ses débuts un peu « foutraques » dans la foulée des rêveuses années 70, quand un vent anarcho-libertaire soufflait encore sur les utopies ; jusqu'à cet adieu paisible et réfléchi de la « dernière saison ». Comment à partir de trois balles, d'un instrument de musique, d'un petit chapiteau et d'une vieille caravane, un groupe de rêveurs à cheveux longs avait inventé un « nouveau

cirque », aux côtés de Zingaro et d'Archaos, la signature de Plume étant dès le départ un regard poétique sur la fragilité du monde, sur la délicatesse qu'il faut pour prendre soin de l'éphémère présent.
Alors voilà, j'assume…Ma part d'enfance peut-être, qui « adore » et écarte toute demi-mesure de la partition. Juste le plaisir, une sorte de joie simple qui ne se pose pas de questions, une émotion pleine et entière qui met des étoiles dans les yeux et qui fait dire : C'est beau !! Encore !!
J'ai aimé les pétales qui tombent en silence du ciel sur la scène alors que rien encore n'a commencé. Les branchages blancs suspendus qui joueront de leur ombre japonaise quand montera une lune rouge. Ces chorégraphies aériennes au mât chinois ou sur l'anneau aérien, où la performance est si bien maîtrisée qu'on l'oublie et qu'on n'en retient que l'envol, que l'élan. Ce beau dialogue entre la rockeuse funambule à deux fils et son groupe de musiciens. Celle qui marche sur des bouteilles, si légère et si sûre de son chemin qu'elle ne brise rien et ne dévie jamais. L'humour fou de la jeune contorsionniste qui compose et recompose avec son corps d'improbables sculptures déstructurées.
Les drôles de percussionnistes qui font claquer des couvercles de valises et résonner le corps de leurs acolytes. Ces acrobates qui font danser l'acrobatie, ces femmes malicieuses qui jouent de leurs muscles contre les muscles des hommes et qui gagnent la partie, ces clowns poètes sans nez rouge qui récitent Verlaine, ces animaux sauvages qui se cachent en notre intime préhistoire et qui resurgissent sans qu'on s'y attende, qui font rugir et hennir l'étonnant acrobate zoomorphe.
Le miroir rond qui devient lune dans le ciel de nuit, la mer noire et soyeuse dans l'obscurité, son vrai bruit d'eau quand on y pose le pied, la vague blanche qui se gonfle, les sacs plastique multicolores qui s'envolent et envahissent la plage et la scène, étrange pollution joyeuse et festive dont le message écologique est pourtant clair.
Et les parapluies rouges suspendus comme de beaux lampions chinois, l'orchestre qui tourne sur lui-même, les musiciens proches et solidaires sur le petit manège final, tandis que valsent les artistes, nostalgie dorée, grande douceur, grande paix…
Et j'en oublie. Forcément.
Oui j'ai tout aimé.
Et emporté avec moi en secret, ultime signature, l'image d'une plume blanche qui tombe et se pose au creux d'une main tendue…
PS Lire le beau texte de Bernard Kudlak sur le flyer. Et…un court roman que je viens de découvrir dans l'œuvre de Jeanne Benameur : « Les reliques ». Rien à voir…Quoique…

Véronique Garrigou

RETOUR À REIMS / SATELLITE BRINDEAU.

Didier Eribon a écrit « Retour à Reims » en 2010. C'est à la fois un récit très personnel et une analyse politique et sociologique. Il raconte dans ce livre son retour dans sa ville natale après des années de rupture et d'exil, retour qu'il n'a pu envisager qu'après la mort de son père avec lequel ses rapports avaient toujours été très conflictuels. Il y évoque son enfance et son adolescence dans la cité du Chemin vert, sa famille ouvrière, et le poids écrasant d'un conditionnement social contre lequel bute sa différence : son goût pour la lecture, pour les études, ses convictions politiques et son homosexualité. Pour pouvoir être lui-même, il lui fallait partir, rompre, renier un monde étriqué où il ne pouvait plus respirer et dont il avait honte. Et ce monde lui est devenu étranger. Parallèlement au récit du retour, à l'évocation du passé, le livre est aussi une réflexion politique sur le monde ouvrier, le rapport de classe, de domination, le sentiment d'abandon ressenti par un groupe social qui a perdu sa cohésion, ses solidarités, son identité, et qui trouve un refuge illusoire auprès du Front National. On pense forcément à l'œuvre d'Annie Ernaux, à Edouard Louis…Et le propos reste terriblement d'actualité.

Laurent Hatat a fait une adaptation théâtrale du livre de Didier Eribon, et avec son autorisation c'est à cette adaptation que la compagnie Tux-Hinor (Chantal Lebourg, metteuse en scène et Evelyne Deschamps, Mickaël Millet, Michel Martret, ses trois comédiens) s'est « attaquée ».
Je suis allée voir la pièce vendredi au Satellite Brindeau, où elle a été jouée deux soirs de suite à guichet fermé. L'enjeu était de transposer sur une scène non seulement le parcours d'un individu mais aussi tout ce que ce parcours raconte et explique d'un contexte sociologique et politique. Sans que cela ressemble à une conférence universitaire ennuyeuse. Ou à un discours militant frontal sans doute impropre au théâtre. L'enjeu est réussi. On ne s'ennuie pas.
Parce que l'accent est mis sur la relation très touchante entre la mère et son garçon : La mort du père a rendu possible le retour du fils. Il est arrivé tendu, encore chargé de sa colère, de ses reproches, de ses rejets et, reprenant un dialogue interrompu avec sa mère autour de leurs souvenirs communs, de photos redécouvertes et d'un repas partagé, il va peu à peu renouer des fils et pouvoir envisager une réconciliation avec lui-même en tant que fils d'ouvrier.
Parce que l'analyse qui accompagne et éclaire le parcours du fils, celui du père et de la famille est prise en charge par un troisième personnage, la « conscience », créé par Chantal Lebourg : un homme assis au premier rang, qui se lève plusieurs fois pour s'adresser aux spectateurs et donner l'éclairage théorique, politique à ce qui se dit et se joue sur la scène et qu'il a suivi avec beaucoup d'attention. Et ça ne pèse pas. Il incarne peut-être l'image d'un père « idéal » et conciliateur.
Le fils mesure la distance mais laisse tomber la colère, grâce certainement à ce beau personnage de mère qui

réclame « le droit de penser ce qu'elle veut chez elle », qui ne comprend pas tout de ce fils inattendu mais qui conserve en elle un amour intact et un solide goût du bonheur. A l'image de cette valse qu'ils improvisent tous les deux, de ce rire partagé en regardant ensemble d'anciennes photos pour retisser en douceur des liens pacifiés. Les deux comédiens sont à la hauteur de cette émotion.
La fin est très belle. Il n'est plus temps pour le fils de s'enfermer de nouveau dans la blessure des regrets stériles. La mère va à l'essentiel. Oui, ils se reverront bientôt.

Véronique Garrigou

CINEMA

FESTIVAL CINE-SALE AU HAVRE

Octobre 2017.
Près de 50 films sur la mer, les ports, les hommes, les bateaux, ont trouvé pour cette 3ème édition leur place au Havre. Le festival Ciné-Salé est comme un jardin.
L'accueil y est avenant, les lieux hospitaliers, les publics divers et réunis par des pratiques maritimes ou la curiosité, quoi de plus normal au Havre ? On s'y croise, on y discute, on analyse des émotions, des personnages, des intrigues et des plans de films : documentaires et fictions, tout autant narratifs, cadrés, montés, subjectifs. Les bonheurs du spectateur !

Les ports : le paradis perdu de *La villa* dans la calanque chère à Robert Guédiguian, où s'échouent trois enfants migrants, l'immersion dans le calme d'une petite île japonaise loin d'Okinawa l'américaine, *Sound of waves* de Kaze Shindo, le dédale des containers géants et familiers des dockers de père en fils, dans *Jacquotte et les dockers* de Auberi Edler… Les rivages recueillent les échos du monde, marchandises, musiciens, migrants.

Et les marins, amateurs, ou aguerris, les plongeurs amoureux des abysses : nous avons assisté avec intérêt à la course autour du monde du *Weekend sailor* de Bernardo Arsuaga, vainqueur mexicain inattendu.
Nous avons tremblé en bon public au sauvetage périlleux des survivants d'un pétrolier coupé en deux dans une tempête digne des studios de Walt Disney, en février 1952, dans *The finest hours* de Graig Gillepsie.
Nous avons suivi Jacques Mayol *L'homme dauphin* de Lefteris Charitos, danseur des profondeurs de 100 mètres, et enquêté avec Gilles Lellouche sur la disparition en plongée de sa jeune femme à Oman, dans *Plonger* de Mélanie Laurent.

Quelles images fortes gardons-nous de ce programme foisonnant ?
Le bleu : celui de la mer filmée d'un drone, occupant tout l'écran, sans horizon, comme un tableau, ou ses profondeurs sans surface et sans fonds, silencieuses, séduisantes ou menaçantes ; sa puissance, ses vagues hautes comme des immeubles que le bon marin apprivoise, tel un génial surfer.
Une famille, celle des marins, des pêcheurs, des débardeurs, des amoureux de la mer et de ses rivages…
Des êtres aux prises avec des éléments plus forts qu'eux : les ouragans des courses et des sauvetages, les robots de la manutention dans les ports modernes où les syndicats de dockers s'organisent, le temps qui passe pour les plus âgés de *La villa* dont le monde disparaît, l'angoisse de ne plus créer pour la jeune photographe dans *Plonger*…
Mais aussi le pouvoir de la musique, immense, comme les mots antinomiques «désaccord » et « accord » que décline chaque personnage autour de la petite Umi sensible aux fausses notes : comment s'accorder avec soi-même, avec sa famille, avec les autres, avec le monde ? L'apprentissage d'un instrument, l'écoute de soi, de l'autre, de la nature, la formation d'un orchestre, met peu à peu en place les pièces du puzzle d'une harmonie possible…
Nous n'avons pas tout vu mais rendez-vous est pris : le plaisir est là, on attend la 4ème édition !

Isabelle Royer

LA VILLA, GUEDIGUIAN

Gérard Mordillat et Odile Conseil ont déjà gagné leur pari : l'affluence des spectateurs à l'ouverture du *Festival Ciné-salé*, mercredi 18 octobre, a permis au film « *La villa* », de Robert Guédiguian, aimé des cinéphiles et des militants, d'être vu par un large public mélangé.
Unité de lieu, unité de temps, unité d'action : la pièce se passe dans une calanque proche de Marseille, dans quelques habitations désertées en bas d'une impasse, un « bout du monde », face à la mer. La caméra va et vient entre la petite baie et la Méditerranée.
La famille, les générations, l'amour, la politique et la lutte des classes, la culture, la vie et la mort…
Film dense plein d'émotions, « La villa » met en scène un de ces moments rares, réunion d'une famille autour du père après son AVC : une « *parenthèse* », le temps perdu et retrouvé ?

En fait non, la vraie vie est au présent. C'est le présent des soins qu'on offre au père inconscient, de la réconciliation de la fratrie, de la déclinaison des amours, des choix de vie, de l'accueil des enfants migrants…
En arrière-plan, le passé comme utopie.
Les parents ont tous la nostalgie d'un monde ancien, au bord de disparaître, celui qu'ils ont vécu, rêvé et fabriqué de leurs mains, comme cette villa, cœur d'enfance et d'idéal : il y a de *la Belle équipe* de Julien Duvivier (1936) dans ces souvenirs et leur devenir. Images sépia d'un passé

enfui… Que transmet-on de ses convictions et de ses combats ?

Les parents d'Yvan préfèrent quitter ce monde qu'ils ne reconnaissent plus malgré leur fierté de leur fils médecin.
Jean-Pierre Darroussin campe la figure de Joseph, militant dépressif, que son amour pour une jeune étudiante Angèle, ne suffit plus à réconforter. On pense à Robert Linhart, sociologue entré comme ouvrier spécialisé dans l'usine Citroën et auteur d'un ouvrage célèbre, *L'Établi*, paru en 1978.
Ariane Ascaride joue Angèle, une comédienne blessée par la mort accidentelle de sa petite fille et la perte de sa jeunesse.
En contraste, les plus jeunes créent des entreprises ou imaginent d'attirer des touristes. Seul le marin pêcheur Benjamin, amoureux de Bérangère, reprend avec ferveur le flambeau du théâtre, « *le lieu unique où l'on peut être un autre* ». il est joué par un Robinson Stévenin aux yeux rieurs.
« Le monde vient par la mer » dit Guédiguian. Barque de riches touristes dont on imagine facilement qu'ils aimeraient acheter le lieu. Clandestines et invisibles embarcations de migrants, cause des descentes de militaires en jeep à leur recherche.
La découverte de trois enfants effrayés bouleverse le petit groupe qui décide de leur offrir une *« parenthèse* ». Cette image d'un monde dit « envahissant et menaçant » désarçonne nos craintes sécuritaires.

Le sujet du film, déclare Robert Guédiguian, c'est « *les vieux chemins qu'on doit entretenir, les nouveaux que l'on doit trouver ».* C'est, par la grâce d'un lieu et d'une équipe aimés, l'évocation, « mine de rien », d'un présent peut-être encore riche des valeurs portées par les plus vieux. Encouragé par Bérangère, Joseph témoignera dans un ouvrage de ses engagements, Angèle accepte l'amour de Benjamin, Armand débroussaille la garrigue en prévision d'incendies ravageurs. Les trois petits retrouvent la parole.
La dernière image nous montre le père tournant la tête vers ces appels criés sous les voûtes du viaduc par le groupe des deux fratries. Les enfants lancent le prénom de leur petit frère décédé, vers le ciel comme un au revoir et un chant d'espoir.

Isabelle Royer

LE FESTIVAL DU FILM RUSSE À HONFLEUR

Du 21 au 26 novembre 2017 il offre de belles découvertes. Deux films émouvants sur le pouvoir de la voix.

Le film de Pletniov, ***Allume le feu !*** met en scène une femme plutôt rude, sans affèteries, dont le métier et la famille sont grossiers, voire brutaux. Sa voix de diva métamorphose Alevtina en une jolie femme séduisante et libérée, consciente d'elle-même : de l'influence d'un personnage, celui de la Tosca, dans l'opéra de Puccini, sur une femme d'aujourd'hui …Son argument mêle amour, politique, tyrannie et liberté comme dans cet univers carcéral russe.
Le niveau d'inculture au cœur d'une hiérarchie corrompue est tel que la figure de son mentor, détenue ancienne pianiste et chanteuse, jouée par Victoria Isakova, nous met du baume au cœur. On a eu beau nous dire qu'il s'agissait d'un conte, nous n'en avons pas moins admis comme réalistes les portraits des hommes – gardiens de prison veules ou violents, mari bestial et machiste – et même les outrances, les fards, la vulgarité de la télévision dans une émission comme The voice.

Cendrillon devient princesse ? Oui et non ! La fin est ambiguë : après avoir sauvé son professeur de chant, elle rentre au bercail. Entre les paillettes de la télévision et les rudesses de la prison, elle fait son choix, même si l'on comprend que personne désormais ne la soumettra. En fait, l'argument du film semble être la solidarité, l'amitié, le respect entre les uns et les autres, notamment entre les hommes et les femmes, nés d'une estime de soi durement gagnée.

Le 2ème film est ***La selle turque*** de Yussup Razykov, allusion à la selle turcique, cavité contenant l'hypophyse. Le film procède par ellipses. La vie d'Ilych est routinière, et solitaire ; les jours se succèdent et se ressemblent : horaires, repas, trajets. Pour nous, c'est un homme mécanique, mutique, voire autiste, pour qui le mot « vie » a peu de sens. On apprend progressivement et par déduction que c'est un ancien militaire, affecté à la police secrète. Parfois il suit tel ou tel passant, par compulsion. Peut-être est-il affecté par un syndrome de dépression, lié à la selle turcique.

Comme dans *La vie des autres* de Florian Henckel von Donnersmarck en 2007, ce personnage joué avec justesse par Valeri Maslow, va être bouleversé par la beauté d'une voix, entendue dans la cage d'escalier de son immeuble, et ravi, au sens d'un rapt, par l'art.

Mais on ne change pas si facilement : homophobie, violence, conditionnement, comment un retraité assigné à la sécurité pourrait-il laisser venir à lui et l'illuminer les splendeurs de la musique ? Trop tard, il découvre que la voix de l'ange est la voix d'un contre-ténor (Philippe Jaroussky)….Les larmes du désespoir le plus absolu ravagent alors son visage comme une prise de conscience.

Isabelle Royer

Razzia, un film de Nabil Ayouch

Ou l'art de se tromper de colère.
1982. Un instituteur renonce à ce qui fait sa joie : enseigner aux enfants la beauté du monde. L'arabisation forcée exerce sa violence religieuse jusque dans ces superbes montagnes reculées de l'Atlas marocain, et les écoliers kabyles, magnifiquement filmés, n'y comprennent plus rien. Eux si vivants auprès de leur maître se mettent à ânonner des phrases apprises par coeur.
Il renonce et fuit, laissant aussi au village son amour pour une femme qui a pris pour lui la liberté d'ignorer le jugement de ses voisins. Il signe ainsi le début d'une tristesse et d'une culpabilité sans fin.
Puis de nos jours, à Casablanca. Où la révolte gronde dans la rue. Menaçant de tout brûler, tout renverser sur son passage. Elle dit le chômage, la précarité, l'absence d'horizon, l'avenir confisqué. La jeunesse s'arme de bâtons et de torches, renverse les voitures, cogne sur tout ce qui bouge. On sent une revendication manipulée par la religion, une peur qui se crispe sur la fausse sécurité d'un retour aux traditions. Les slogans se cherchent, des femmes défilent contre leur propre émancipation.
Casablanca moderne, froide et vibrante, si loin des villages kabyles. Une jeunesse dorée y vit dans des appartements au design impeccable et glacé, y parle encore français, y méprise ses employées de maison pourtant bien marocaines, on se croirait chez des expatriés au temps de l'occupation française. Les jeunes filles y sont libres, nourries aux clips télévisés, maquillées, chahuteuses. Elles parlent drague et sexe (s'inquiètent cependant de leur virginité), elles se rendent à des fêtes électriques en voiture décapotable…Derrière cette adolescence décomplexée, apparemment loin des burkas et des interdits, on pressent une schizophrénie, un irréconciliable et mortifère grand écart entre tradition et modernité, d'autant plus dangereux qu'il n'est pas annoncé. Une perte complète de repères. Sans mots pour le dire.
Amer symbole de cette étrange jeunesse : Une adolescente si seule, si perdue aux côtés d'une mère « libérée », qui revêt robe traditionnelle par-dessus son jean et foulard sur ses cheveux détachés, triste déguisement, pour prier, télévision allumée sur un clip où des filles en short se déhanchent.
Hakim est musicien. Il chante dans un groupe de rock, écrit des textes où il exprime à quel point lui et ses

copains se sentent perdus dans un monde qui change, qui bouge, mais où on leur interdit d'être ce qu'ils sont. Où chanter et jouer de la guitare c'est être pédé. Où le silence et le regard fuyant d'un père en dit long sur le déni et la non reconnaissance de soi. Il rêve de partir mais il reste. Seule sa petite sœur croit tendrement en lui. Une fille, encore, pour garder l'espoir d'une résistance. Et il finit dans une bagarre par cogner sur sa propre impuissance, sur sa propre rage.
Joe n'a pas de colère, juste une incompréhension puis une lente tristesse qui infuse peu à peu dans son regard et qui peut-être un jour viendra à bout de sa joie de vivre et de sa confiance. Il est juif, vit avec son vieux père qu'il protège et qu'il tente de rassurer dans un monde où tout change entre les Arabes et les Juifs. Il tient un restaurant chaleureux, est ami avec Ilyas, un de ses serveurs qui lui, est arabe. Il aime rire, il est amoureux. L'amitié peut encore se partager, l'amour c'est déjà plus difficile. Combien de temps encore être juif à Casablanca ne sera pas un problème ? Quelque chose est menacé, quelque chose vacille.

Et puis il y a Salima. Filmée au plus près du visage et du corps (comme les femmes de « Much loved »), elle est la grande résistante du film parce qu'elle va jusqu'au bout de ce qu'elle veut être sa liberté.
Elle danse, elle remonte encore un peu plus sa robe sur ses cuisses quand elle se fait traiter de putain dans la rue. Elle veut travailler. Elle allume une deuxième cigarette quand son compagnon, pourtant très « moderne » et là encore d'autant plus menaçant, et qui voudrait tellement réussir à la contrôler, lui interdit de fumer. Elle ne renonce à rien. Elle provoque. Ne se soumet pas. Sans violence. Mais sans compromis possible.
Enceinte, elle garde sa grossesse pour elle, choisit de ne pas avorter, au « risque » assumé que l'enfant soit une fille, et elle quitte l'appartement où elle vit. C'est la presque dernière image du film, magnifique : Sur une plage, elle enlève ses chaussures, relève se robe sur son ventre nu de femme enceinte et avance dans l'eau, visage offert au soleil, profondément libre de toute oppression.

Des fils ténus se tissent entre tous ces personnages. Des bribes d'histoire commune, entre 1982 et maintenant, du village kabyle à Casablanca. Des trajectoires heurtées, des rêves, des espoirs, des révoltes, de beaux instants de douceur, malgré tout. Et l'instituteur, devenu vieux, seul, silencieux, regarde par la fenêtre le monde errer et se défaire. Il a perdu son livre de poèmes.

Véronique Garrigou

VIVACULTURE, OUEST-TRACK RADIO

10 MINUTES CHRONIQUE

Exposition Los Angeles-une fiction, au MAC, à Lyon

Depuis le 8 mars, le Musée d'Art Contemporain de Lyon, présente une gigantesque exposition sur deux étages, où les travaux de 34 artistes, des années 60 à aujourd'hui, retracent l'influence que Los Angeles a provoqué et ne cesse de provoquer dans la peinture, le cinéma, la video, les installations et performances. Sans oublier la littérature.
Los Angeles provoque l'imaginaire, comme une machine à inventer des histoires. Un nombre incalculable de romans et en particulier de polars ont pour cadre Los Angeles. Elle est devenue, depuis longtemps, dans les esprits et dans les regards : une fiction. C'est une video surexposée, un roman fleuve. Los Angeles fait rêver le monde. Pourtant c'est un endroit terriblement dur, où chacun, de manières différentes et pour des raisons différentes, se bat chaque jour.
La mégalopole de Los Angeles est le royaume de l'illusion et du factice. Pas seulement à cause de l'industrie du cinéma mais parce que la ville elle-même est mise en scène, peut-être pour oublier la menace permanente de tremblements de terre, d'incendies de forêts, et aussi pour repousser le souvenir des émeutes de 1992. Ce dont on peut être sûr, c'est qu'elle fascine les artistes et inspire les écrivains. Toutes ces images se confondent dans l'exposition. Les couleurs dynamisantes du pop art y racontent le luxe des villas protégées, les ombres mouvantes de l'art video en montrent la folie et la dérive. On y voit une intense brutalité urbaine mais aussi la beauté trompeuse de la cité des anges. Et on ne peut ignorer, à côté du luxe d'Hollywood, le racisme, l'immigration et la misère. Si vous passez par Lyon, vous avez jusqu'au 9 juillet pour voir l'exposition.

Catherine Désormière - 10mn chronique - Viva culture

La vie d'artiste - Andy Warhol

Que savons-nous des rêves secrets des artistes ? De leurs regrets ? De leurs désirs ? Ou tout simplement de leur quotidien ? Ce qu'en disent les journaux, les revues, les biographies, la télévision, les réseaux sociaux… ?
Cependant avons-nous vraiment besoin de le savoir ? Est-ce que l'œuvre ne suffit pas ? Est-ce vraiment utile de connaître les moments intimes de ce qu'a été la vie d'un peintre, devant la beauté ou la singularité d'un de ses tableaux ?
Bien sûr, c'est que nous sommes curieux de tout et que les artistes sont des êtres à part. Surtout quand ils entrent dans l'univers courant de leurs contemporains. Qui n'a jamais vu le portrait de Marilyn Monroe, reproduit comme à l'infini, en série ? …

Qu'on le veuille ou non, nous savons qui est Andy Warhol mais que savons-nous d'Andy Warhol ? Peut-on dire en 10 mn ou sur cette page, en quelques mots, comment quelqu'un accède à une dimension historique dans le monde de l'art ? Comment, Andy Warhol a participé à un courant artistique, qui a marqué à jamais les créateurs depuis les années 60, jusqu'à en devenir l'icône ? Mais il est possible, au moins, d'en apporter une esquisse. A charge pour l'auditeur ou le lecteur, s'il le souhaite, de s'informer en cherchant un peu plus loin.
Andy Warhol né à Pittsburgh en 1938 était fils d'immigrés slovaques, d'une famille modeste. Après avoir obtenu un diplôme aux beaux-arts, il devient dessinateur publicitaire. En 1961, il a l'idée de reproduire des objets de la vie de tous les jours . Andy Warhol allait devenir ce qu'il avait toujours voulu être : une icône américaine. Celle du Pop art.

En 1964, il s'installe dans une ancienne usine : la Factory. Tous les artistes underground de cette époque fréquentent l'atelier, mais aussi une faune de jeunes acteurs, de musiciens. Bientôt toutes les célébrités de New-York s'y rendent. De ce foisonnement artistique émerge, par exemple, le *Velvet Underground*, produit par Andy Warhol et auquel son personnage est définitivement lié.
La vie d'Andy Warhol est un foisonnement de créations, mais aussi de fêtes, de rencontres. A partir de 1976, Andy Warhol, chaque matin, téléphone à sa collaboratrice Pat Hackett : il lui raconte sa journée précédente. Pat Hackett en fera un livre. Voici ce qu'en dit l'éditeur français de cet ouvrage :

Chronique choquante et hilarante de la vie, des amours, et des vanités de ces "beautiful people" qui peuplaient la haute société new-yorkaise et européenne des années 70-80. Stars du cinéma et du rock, grands couturiers, artistes, écrivains, nababs, Andy les connaissait tous : John et Yoko, Noureïev, Elizabeth Taylor, Michael Jackson, Fellini, Jackie Onassis, Yves Saint Laurent, Liza Minnelli, Jack Nicholson, Truman Capote, Leonard Bernstein, les "kids" Guinness, pour n'en citer que quelques-uns… Au-delà du strass et de la poudre aux yeux, c'est l'image que Warhol donne de lui-même qui fascine : timide, ambitieux, généreux, vachard, amusant, bourré de phobies, tourmenté. Ecoutons la voix de ce génie moderne qui a vu dans une simple boîte de soupe une image qui allait révolutionner l'art dans le monde entier. »
Journal de Andy Warhol, éditions Grasset.
En voici quelques extraits :
Vendredi 18 mars 1977.
Envoyé Ronnie acheter des fournitures photo. Lester Persky a appelé pour m'inviter au dîner qu'il donne chez lui pour Barychnikov mais je devais me trouver avec Noureiëv à l'ambassade d'Iran pour son anniversaire. Pris un taxi avec Vincent jusqu'au studio de Frank Stella, une réception pour fêter les vingt ans de Leo Castelli dans le commerce des tableaux. Fred m'a dit que je devrais y aller – exactement le genre de réception que je déteste parce qu'ils sont tous comme moi, tellement semblables, et tellement particuliers, mais eux, ils sont tellement artistes et moi tellement commercial que je me sens mal à l'aise. Je pense que si je me trouvais vraiment bon, je ne me sentirais pas mal à l'aise.
Tous les artistes que je connais depuis des années étaient avec leur seconde femme ou une petite amie – Claes Oldenburg a une nouvelle petite amie, comme Rosenquist. Roy était venu avec Dorothy, Ed Ruscha avec Diane Keaton, Leo était accompagné de son ex-femme Ileana Sonnabend, de sa femme Tony et de Barbara Jakobson – toutes les filles tombent amoureuses de lui pour je ne sais quelle raison. David Whitney a été mignon, obligeant.
J'ai emprunté de la pellicule à une secrétaire de Léo.
Mardi 5 décembre 1978.
Doug Christmas est venu au bureau avec une femme riche du Texas qui s'appelle Connie. Il est venu par avion seulement pour la journée, il la raccompagne, il sent qu'il y a de l'argent !
Elle veut un portrait grandeur nature, comme celui que j'ai fait de son amie qui est une femme du Kimbell Museum ! Je ne me souviens pas de son nom. Elle ne veut pas un grand format comme ce que je fais d'habitude. Elle veut quelque chose de différent, un portrait grandeur nature. Elle a refusé le portraitiste de Jackie O. — comment s'appelle-t-il déjà ? Shickler ? Elle a ajouté que si je devais faire son portrait, nous devions « faire connaissance ». Mon Dieu, Mon Dieu ! Elle m'a invité dans sa maison de 3 millions de dollars qu'elle fait construire à Fort Worth. Comme elle n'arrêtait pas de dire qu'il fallait qu'on se connaisse mieux, je me suis enfui. Puis Fred s'est enfui. Mais nous sommes revenus.
Victor a appelé pour dire qu'il était en route pour Caracas, je lui ai dit : « Ne fais pas ça, Victor, ne fais pas ça. » Je crois bien qu'il pourrait être arrêté à la frontière, c'est trop dangereux. J'ai peur qu'il essaye quelque chose.
J'ai été invité chez William Buckley à 6 heures pour écouter de musique.

Quels sont les artistes qui provoquent la passion et la folie, à tel point qu'ils en sont un jour victimes ? John Lennon ? Certes. Et aussi… Andy Warhol.
Le 3 juin 1968, une jeune femme l'attend en bas de la Factory. Elle tire trois fois à bout portant. Son arme s'enraye, elle s'enfuit puis se rend le soir même. Elle voulait attirer l'attention d'Andy Warhol. Il est très grièvement atteint. Il devra définitivement porter un corset. La jeune femme s'appelle Valérie Solanas. Elle avait rencontré Warhol quelque temps avant et lui avait demandé de produire une de ses pièces. Lui qui ne disait jamais non à une demande, avait accepté de prendre le manuscrit mais ensuite n'avait pas répondu aux courriers abondants que Valérie Solanas lui adressait. Après de nombreux examens psychiatriques elle a été déclarée irresponsable.
Andy Warhol est mort, il y a tout juste 30 ans, le 22 février 1987, exactement un jour après avoir subi une opération bénigne.
Si on ne faisait que lire son journal on pourrait penser que cette vie était futile, se nourrissant d'un ramassis de potins, description d'une société déjantée et superficielle, comme si son auteur ne fréquentait ses semblables que pour les regarder s'agiter et se ridiculiser. On peut penser aussi qu'il ne pouvait vivre sans cette faune. Mais il ne faut pas oublier que l'Amérique entière s'est reconnue dans son travail et qu'il a « transfiguré le banal » comme le dit Arthur Danto, et transformé définitivement notre regard sur l'art.

Catherine Désormière - 10mn chronique - Viva culture

Photographes, quelques instantanés. Vivian Maier

Aujourd'hui, tout le monde est photographe. Et pendant les vacances, les photos se multiplient comme baigneurs sur la plage. Le plus grand nombre de clichés apparaîtront d'abord sur le petit écran d'un portable, puis on les fera défiler, comme on tourne les pages d'un livre d'images. Les séries de photos qui n'ont plus besoin d'être développées avant d'être découvertes, sont doublement instantanées : aussitôt faites, aussitôt vues. Et ça sans modération. Tout peut-être le sujet d'une photographie et les plus glorieuses, les plus belles, les plus drôles, et avec un peu de chance, les plus impressionnantes, iront se montrer sur les réseaux sociaux.
Le roi des photos de vacances, c'est tout de même le selfie. C'est lui qui permet d'immortaliser sans cérémonie les visages réjouis d'une réunion de famille, ou bien qui permet de poser en une seconde avec quelqu'un qu'on ne reverra peut-être plus.
Mais comme toutes les modes qui deviennent banales au bout d'un moment, le selfie commence à prendre d'autres chemins et le dernier est celui de l'art. De plus en plus de personnes prennent des selfies dans les musées. Certains établissements qui interdisaient les photos à l'intérieur de leurs murs, ont dû céder, après un bras de fer qui a duré plusieurs années. En mars dernier, le Musée d'Orsay, à Paris, qui était le plus acharné à refuser l'usage de la photo à ses visiteurs, a rendu les armes. A nous de poser en compagnie de l'autoportrait de Van Gogh ou devant un paysage exotique du Douanier Rousseau. Mais il y a davantage : cette pratique a été validée par le monde de l'art, et déjà plusieurs expositions y sont consacrées. Un livre a été publié, intitulé : *Artselfie*.
L'art selfie, c'est vous et en plus… c'est de l'art.
D'autant que beaucoup d'artistes, et cela depuis le 19eme siècle ont pratiqué l'autoportrait qui est l'autre mot (le vrai ?), pour « selfie ».
Au moment où se déroulent les *Rencontres de la photographie à Arles*, où pas moins de 25 lieux d'exposition sont visibles dans la ville, la figure du photographe, elle aussi, est en pleine lumière. Et certaines sont plus intrigantes que d'autres. Un personnage, par son histoire, son parcours de photographe et de femme, pose question et reste énigmatique. Il s'agit de Vivian Maier. Née à New York, en 1926, elle part pour la France avec sa mère, vers 1930. En août 1938, elle est à bord du Normandie, entre Le Havre et New York. On perd sa trace. En 1956, elle est à Chicago. Son travail : bonne d'enfants. Vivian Maier passe ses jours de congé à photographier Chicago. Seule. A part ses employeurs et les enfants dont elle s'occupe, elle semble n'avoir aucune autre relation. Elle n'a ni famille ni amis.

Personne n'aurait eu la moindre idée de son existence, si un jour de 2007, un américain, John Maloof, n'avait acheté aux enchères, un lot de trente mille négatifs, des dizaines de rouleaux de pellicule et quelques tirages, l'ensemble datant des années 1950-1960. De très beaux clichés, noir et blanc, remarquables, dignes des plus grands artistes, mais sans qu'on puisse savoir qui les a réalisés. C'est grâce à une vieille enveloppe trouvée au fond d'un des cartons, que John Maloof, un an plus tard, apprend le nom de Vivian Maier, photographe amateur. Sur ses clichés, on y voit la rue parce que c'est là qu'elle exerce son passe-temps : des scènes d'enfants en train de jouer, des passants, des mendiants, des portraits d'inconnus. Et des autoportraits. C'est ainsi que nous connaissons le visage de Vivian Maier mais quasiment rien de ce que fut son existence jusqu'en 2009, où elle disparut avant que John Maloof ait pu la rencontrer.
Cependant, affronter l'acheteur de ses photos, l'aurait-elle souhaité ? Elle qui avait abandonné des années de sa vie, sous forme d'images, reflets de sa solitude et de sa passion. Depuis, beaucoup d'expositions, d'ouvrages, d'articles ont été consacrés à Vivian Maier, ainsi qu'un film de John Maloof et Charlie Siskel.

Voici ce qu'écrit à son propos, Anne Morin, commissaire de l'exposition *Vivian Maier – Chroniques américaines* – en octobre 2016 :
Pendant son temps libre, Vivian Maier photographiait la rue, des gens, des objets, des paysages ; en définitive, elle photographiait ce qu'elle voyait, tout simplement, abruptement. Elle a su retenir, pendant une fraction de seconde, son temps. Elle a raconté la beauté des choses ordinaires, cherchant dans le quotidien, dans le banal, les fissures imperceptibles, les inflexions furtives du réel.
Son monde c'était les autres, des inconnus, des anonymes, que Vivian Maier effleure le temps d'une seconde, de sorte que ce qu'elle mesurait avec son appareil photographique, était d'abord un rapport de distance, cette même distance qui faisait de ces personnages, les protagonistes d'une anecdote sans importance. Et même si elle osait des cadrages impérieux, déconcertants, Vivian Maier reste au seuil de la scène qu'elle photographie, voire au-delà, jamais en-deçà pour ne pas en être invisible. Elle prend part à ce qu'elle voit, et devient elle aussi sujet.
Les reflets de son visage, son ombre qui s'allonge sur le sol, le contour de sa silhouette, se projettent dans le périmètre de l'image photographique. Vivian Maier réalise de nombreux autoportraits tout au long de ces années avec l'insistance de quelqu'un en quête de soi-même. Elle cultivait une certaine obsession, moins pour l'image en soi que pour l'acte de photographier, pour le geste, comme un accomplissement en devenir. La rue était son théâtre et ses images un prétexte. (…)

Nous voyons le monde à travers son regard, et ses images nous racontent, par bribes furtives, cette personne mystérieuse qui restera à jamais une énigme.

Pourtant, tout le monde n'est pas amateur de photographie. Voici ce qu'en pensait Kafka en 1921:
(…) est-ce que vous croyez que l'insondable réalité, (…) que cette réalité qui se dérobe sans cesse, nous allons désormais l'atteindre en appuyant simplement sur le bouton d'un mécanisme de quatre sous ?… J'en doute. Cet appareil automatique ne représente pas un perfectionnement de l'œil humain, il représente uniquement une vertigineuse simplification de l'œil de mouche.
Etonnante comparaison, mais c'était en 1921 et puis… c'était Kafka…

Catherine Désormière - 10mn chronique - Viva culture

Smart factory, la fabrique d'œuvres d'art, au Tetris

Il resta silencieux pendant un long moment
Il se tut pendant un moment
Il était calme pendant un moment
Il faisait froid et sombre
Il y eut une pause
Ce fut mon tour

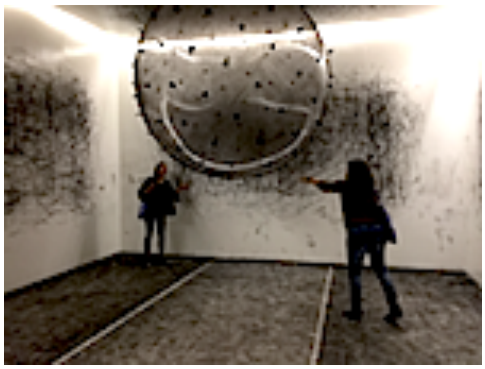
Ce poème ne sera sans doute jamais publié dans une anthologie, puisque le nom du poète, si on peut le nommer ainsi, est … Google. Ce « poème » est issu d'un réseau de neurones artificiels auxquels ont été fournis quelques mots à relier entre eux, en se servant du vocabulaire d'une bibliothèque virtuelle de 11000 ouvrages. Et la machine à poèmes s'est mise en marche…
Au XXè siècle, on pouvait penser aux poètes disparus, au XXIè, nous savons que les poètes peuvent être simplement … ABSENTS.
Un livre, paru récemment, traite à la manière d'un roman policier, une histoire mêlant deux sujets, celui de la création littéraire et celui de l'intelligence artificielle. Il s'agit du livre d'Antoine Bello, aux éditions Gallimard : ADA.
Ada est une I.A qui a disparu. Un policier de la Silicon Valley est donc chargé de la retrouver. Ses créateurs la destinaient à produire des romans à l'eau de rose qui pouvaient rapporter énormément en touchant quelques 100 000 lecteurs. Or, Ada qui a mémorisé des millions de données en littérature a compris qu'on lui demandait de produire un roman de gare. Mais elle s'est donné pour but de composer un chef d'œuvre. Elle s'est donc évadée dans les méandres des programmes de l'ordinateur pour ne pas être contrainte.
Le véritable sujet de ce roman est sans doute la question qu'on ne peut manquer de se poser : comment une machine, programmée pour piocher dans un fonds littéraire pourrait-elle exprimer la subtilité des sentiments ? Et comment une idée originale pourrait- elle surgir d'une intelligence sans imagination ?
Ces questions ne font même plus partie de la science-fiction. En juin 2016, un court métrage de 9 minutes a été mis en ligne sur le site Ars technica. Un programme a été chargé des scripts de dizaines de films de science- fiction pour en produire un autre. Le résultat est mélangé, entre des dialogues parfois sensés, parfois absurdes. Quant à l'action, elle ressemble souvent à des hallucinations loufoques. Produire est-ce créer ? Cette courte réflexion, nous emmène aux portes de l'exposition qui a lieu jusqu'au 3 septembre, au Tetris. Son titre : **SMART FACTORY.**

Dans une première salle très sombre, un orchestre qui semble flotter au plafond, joue un concert aux notes chaudes et graves. Dans l'ombre, on ne distingue que les reflets des cuivres. Mais pas les musiciens. La réponse est simple : il n'y a pas de musiciens. Ou plutôt, ils ne sont pas humains. C'est une intelligence artificielle qui à partir de quelques thèmes musicaux, génère elle- même une mélodie. On traverse la pièce tapissée de noir comme si des entités vagues nous suivaient du regard.

Dans la pièce suivante, un écran video diffuse des images accompagnées de textes en surimpression. Il y a là quelque chose d'hypnotique dans le flot continu produit sous nos yeux. L'installation s'intitule Capture, du nom de la machine qui crée un programme sans fin, en allant chercher sur internet toutes sortes de sources culturelles et qui recycle l'ensemble, recréant le monde à sa manière, musiques, videos, paroles… Cette abondance est un objet de fascination, masquant l'incohérence d'une suite sans lien entre

chaque séquence qui ne dure que quelques secondes. Mais rien n'empêche ensuite d'y réfléchir et de comprendre qu'il y a un but dans ce débordement : démontrer que l'accumulation des produits culturels étouffe la culture, et qu'en accélérant et multipliant, sur le mode absurde, cette production aléatoire, on aboutit à un non-sens qui pourrait ressembler à une industrie culturelle en voie d'anéantissement par suffocation. Dans la brochure de l'exposition, on peut lire ceci :
Suite à la présence de plus en plus affirmée des technologies dans la société et aux destructions causées par les guerres et par le changement climatique, l'émergence d'un monde sans êtres humains est plus probable que jamais.
On peut se dire toutefois que derrière ces capteurs de données, derrière ces machines connectées, dans le projet même de l'exposition, il y avait l'intention des artistes, des palpitations, des coups de foudre, des désirs et des incertitudes.
Une machine aurait-elle pu créer ces mots de Guillaume Apollinaire dans « Alcools » : Oui je veux vous aimer mais vous aimer à peine et mon mal est délicieux »
Les algorithmes sont-ils compatibles avec les frémissements ?
Allez voir cette exposition, où s'allient la réflexion et l'amusement. Allez faire dessiner votre portrait au stylo-bille par un robot, allez écouter la musique unique et personnelle de votre aura jouée par un piano mécanique, et je ne dis pas tout, ce serait dommage tant la surprise et la découverte font partie du plaisir.
C'est au #Tetris, **Smart factory, la fabrique d'œuvres d'art**. Jusqu'au 3 septembre 2017. Commissaire de l'exposition: CharlesCarcopino

Catherine Désormière - 10mn chronique -Viva culture



Paul Auster écrivain new-yorkais

Le 21 janvier, s'achevait la 7e édition du festival *Le goût des autres*, consacré cette année aux littératures New-Yorkaises. L'invité d'honneur était Paul Auster.
Dans son dernier livre, intitulé ***4 3 2 1***, Paul Auster raconte l'histoire d'un homme. Ce pourrait être un sujet très banal si au détour d'une page, ce récit d'une vie ne se démultipliait en plusieurs variations : que serait-il arrivé si ?
Nous nous sommes tous déjà posé la question : que serait-il arrivé si un seul fait avait été différent dans notre existence, si nous avions pris à un certain moment telle ou telle décision. Chaque événement nous oriente vers des voies diverses. Ce sont des rencontres, des accidents où le cours de l'histoire. Paul Auster joue de cela. De toutes les possibilités que la vie pourrait nous offrir.

Dans un court texte de 2002, intitulé : *Note du traducteur* il écrit , évoquant sa période d'études à Columbia : « A l'époque, la question était moins de me chercher une vie que d'essayer d'en inventer une à laquelle je puisse croire… »

Ceci est la clé de l'œuvre de Paul Auster. On comprend sans peine qu'il écrit pour créer des vies et non pas des personnages. Il excelle à donner plusieurs vies à ces vies, plusieurs voies, d'autres issues. Mais il ne s'agit pas d'évasion telle qu'on la conçoit ou d'une quelconque liberté d'imaginer un univers paradisiaque, non. Il s'agit plutôt de s'emparer de tous les éléments qui nous entourent pour ouvrir une fenêtre et une réflexion sur le monde. Ce qu'il fait dans ***4 3 2 1***.
En 2008, il publie *Seul dans le noir*. Ce roman raconte l'histoire d'August Brill, retraité qui à la suite d'un accident, immobilisé, s'installe chez sa fille Miriam. Le présent est lourd et August est insomniaque. C'est pendant ses longues nuits blanches qu'il échappe à son quotidien chargé de tristesse. En créant un monde parallèle. Un monde où n'existe pas la guerre en Irak et où le 11 septembre n'a pas eu lieu. Progressivement, le personnage qu'August a créé, dans une Amérique fictive, pour échapper à ses

propres tourments, devient le véhicule des questionnement de son créateur, à propos de nos responsabilités dans la société et interroge nos positions face à l'histoire.
Ce désir de démultiplication est constant chez Paul Auster. Dans *Cité de verre*, le héros s'appelle Quinn, il est un auteur de romans policiers dont le personnage récurrent est un détective du nom de Work. Quinn écrit sous le pseudonyme de William Wilson, sans toutefois adhérer totalement à ce nom qu'il a pourtant choisi. Il se sent plus d'affinités avec Work, comme s'il s'identifiait à son propre personnage de fiction. Une nuit, dans son petit appartement, la sonnerie du téléphone résonne. Une voix demande à parler à… Paul Auster. Quinn répond qu'il n'y a pas de Paul Auster ici. Après cet appel, Quinn regrette de ne pas être le héros détective de ses romans, il essaie d'imaginer ce que ce dernier aurait répondu à l'inconnu du téléphone, il envie l'agressivité, la répartie facile, le sang-froid de Work. A partir de ce moment, il est dans l'attente d'un autre appel. C'est seulement après plusieurs nuits que le téléphone sonne enfin, et que la voix demande à nouveau : « Paul Auster…le détective » Quinn, alias William Wilson, créateur de Wok, accepte alors d'endosser l'identité de l'hypothétique détective Paul Auster. Il répond alors : « C'est lui-même, dit-il. C'est Auster qui vous parle. » Ainsi, l'auteur omniscient du roman, introduit son nom dans le récit, pour y désigner un personnage absent à l'identité douteuse, dont seul le lecteur a connaissance mais sous une autre fonction : celle de l'auteur.
Cependant, il ne faudrait pas penser que Paul Auster est centré sur un individu multiple qui serait finalement lui-même. Autocentré. Non : par ce moyen il réussit à parler de nous, de nos désirs, de nos travers, de nos peurs, de notre humanité. Et le récit romanesque éclaté grâce à des destins qui souvent s'emboîtent, se croisent, s'éloignent et se réunissent, permet aussi de parcourir l'histoire des Etats-Unis et de ce qui fait l'Amérique, le rêve américain et son envers.

Catherine Désormière - 10mn chronique -Viva culture

Haruki Murakami, l'enchanteur

Haruki Murakami est né en 1949, à Kyoto. Dans les années 70, il ouvre un bar de jazz à Tokyo et en 78, il décide d'écrire un roman qu'il intitule : « Ecoute le chant du vent ». Il fait bien parce que c'est un succès et que depuis il n'a pas cessé d'écrire.
Haruki Murakami est une sorte d'enchanteur, mélancolique et troublant. Son écriture a le don de nous enchaîner à son récit, même quand on ne comprend pas où il mène son lecteur. A quoi tient que ses histoires nous attachent sans retour ? (Les trois livres de **1Q84**, totalisent mille six cents pages, en édition de poche. Mille six cents pages en petits caractères !) Peut-être parce que, pour commencer, il nous prend au piège de la normalité. Rien de la vie quotidienne de ses personnages ne nous est caché. Ils choisissent leurs vêtements, arrosent leurs plantes, ils font la vaisselle, prennent des douches. Nous savons ce que chacun prépare dans sa cuisine et quelle bière il prend dans le frigo … Les petits détails triviaux de ce qui fait notre propre existence jalonnent les récits de Haruki Murakami. Et alors que se déroule une sorte de train-train, quelque chose d'une invraisemblable invraisemblance constitue progressivement la narration. C'est ce mélange de fantastique et de quotidien qui réussit, sur des centaines de pages, à nous capturer. L'étrange, le bizarre, semblent si proches de notre propre existence, que nous, lecteurs, sommes happés par un monde qui ressemble au nôtre. Mais pas tout à fait. Et c'est ce « pas tout à fait » qui nous captive.
Le thème récurent des romans de Murakami est le passage de notre monde dans un autre, où, à la fois la ressemblance et l'étrangeté des lieux constituent un trouble et une interrogation constante.

Voici ce que dit un personnage de La fin des temps, paru en 1985 :
Je m'éveillai dans un lit au parfum nostalgique. Mon lit. Ma chambre. Tout me semblait pourtant légèrement changé, comme un paysage que j'aurais recréé en fonction de mes souvenirs.

Le passage d'ici à un ailleurs se fait d'une manière furtive, insaisissable : au cours d'une excursion, d'une promenade en forêt, ou bien en descendant un escalier. Imperceptiblement, les situations, les objets, deviennent étrangers tout en gardant les aspects de la réalité. Trop normaux pour faire partie d'un rêve, trop décalés pour qu'à la longue on ne remarque pas que quelque chose n'est plus à sa place et que ce quelque chose pourrait être … nous-mêmes.

Il ne faut pas se laisser abuser par les apparences. Il n'y a toujours qu'une réalité, dit le chauffeur de taxi, dans 19Q4. Certes, mais de quel côté se situe la réalité ? Nous, lecteur, nous doutons bien que nous n'aurons pas de réponse. Nous restons prisonniers de cette interrogation : de quel côté est le vrai monde de Haruki Murakami ?

Catherine Désormière - 10mn chronique -Viva culture

Art et litiges

Ne croyons pas que les milieux de l'art sont des endroits paradisiaques de beauté, de calme et d'enchantements dus à la création et à la contemplation. La plupart des histoires qu'on peut y entendre pourraient donner lieu à des romans, voire des romans policiers. Des histoires de faussaires, d'héritiers qui se déchirent, d'artistes irascibles, de collectionneurs peu scrupuleux.

A propos de collectionneurs peu scrupuleux, il y en a un qui aurait pu augmenter sa fortune si l'artiste ne lui avait mis des bâtons dans les roues. Je veux parler de l'affaire du frigo. Voici les faits : en 1958, un centre de protection pour l'enfance, demande à dix artistes, dont Bernard Buffet, de décorer des réfrigérateurs au bénéfice d'une vente de charité. Le frigo de Bernard buffet rapporte 1 million d'anciens francs. Son acquéreur, quelques mois plus tard, met en vente la partie supérieure de la porte du frigo. Il avait l'intention de le découper petit à petit et d'en vendre tous les morceaux. Or une œuvre d'art, même après avoir été vendue, donne à l'artiste le droit de veiller à ce que son œuvre ne soit ni dénaturée ni mutilée. Bernard Buffet apprend donc ce qui se trame et saisit le juge des référés. La suite de cette histoire nous mène jusqu'en 1965, soit 7 ans plus tard, de jugements en pourvois en cassation. Sachons simplement que Bernard Buffet aura gain de cause, il sera interdit à l'acquéreur peu délicat de vendre le frigo en puzzle.

Une autre histoire d'artiste qui ne se laisse pas faire : celle-ci se passe entre Londres et Paris. En 1893, un certain Lord Eden souhaite faire un cadeau à sa femme. Pas n'importe lequel : le portrait de la dame exécuté par un peintre célèbre et talentueux mais dont les œuvres coûtent très cher : 400 à 500 guinées. Notre lord s'arrange, grâce à un intermédiaire pour obtenir un prix, disons, plus raisonnable : on lui propose verbalement un accord pour 100 à 150 guinées. Lady Eden se rend à paris pour poser devant le peintre : James Mc Neill Wistler. Lorsque Lord Eden vient voir le tableau quasiment achevé il remet une enveloppe au peintre qui découvre plus tard un chèque de 100 guinées. Il est offensé. Il estime que son tableau vaut bien 150 guinées. Aujourd'hui un contrat aurait été signé préalablement mais au XIXe siècle on se faisait confiance. Le peintre refuse de livrer le tableau et propose de rembourser les 100 guinées et les frais de voyage de lady Eden. Le commanditaire intente un procès au peintre… Passons encore une fois sur les détails. Ce qu'il faut savoir c'est qu'entre temps Wistler a remplacé la tête de lady Eden par celle d'une autre dame… Ceci nous entraîne de procès en procès jusqu'en 1900. Six ans donc de tracas et le peintre garde le tableau.

Au delà des histoires vols de tableaux ou de chicanes et d'emportements enflammés autour de la peinture, il y a aussi, parfois, ce qui pourrait donner lieu à des romans d'espionnage. Le 17 octobre 2001, à New York, un galeriste reçoit l'appel d'un agent du FBI qui voudrait voir un dessin de Mark Lombardi. Il lui est répondu qu'il trouvera cette œuvre exposée au Musée Gougenheim. Quelque temps après, le dessin disparaît de l'exposition. Ce dernier se présente de cette façon : sur une grande feuille blanche, de petits cercles sont tracés de place en place, reliés entre eux par des lignes courbes. A l'intérieur des cercles on peut lire des noms, au bout de chaque ligne on déchiffre des noms, des lieux et des dates. En réalité cette œuvre détaille les liens financiers entre Ben Laden et le système bancaire américain. Mark Lombardi à partir de ses propres recherches, principalement dans les journaux, comme n'importe qui pouvait le faire, avait constitué des cartes montrant les relations entre le monde financier et le monde politique, retraçant en une sorte d'atlas les principaux scandales politico-financiers des dernières années. Ce qui n'avait pas manqué d'éveiller l'attention du FBI. Le tableau terminé en 2000 permettait, dans une petite partie de ce grand diagramme, de voir les réseaux de noms, de banques, d'institutions qui liaient les noms de la famille Bush à ceux de la famille saoudienne des Ben Laden. Mark Lombardi a été retrouvé chez lui, pendu, le 22 mars 2000. Un suicide. Ou pas, selon sa famille.

Les tableaux (les cartes…) de Lombardi ont été exposés en été 2003 au palais de Tokyo à Paris lors de l'exposition GNS « Art contemporain et investigations géographiques »

Catherine Désormière - 10mn chronique -Viva culture

Sculpteurs d'Afrique

Bamassi Traoré *– né au Sénégal – Gorille – Métaux de récupération –*

Aujourd'hui qu'appelle-t-on Art africain ? Ces magnifiques œuvres d'art qu'on peut voir par exemple à Paris au musée du quai Branly, ce masque du Gabon en bois sculpté, qui date du XIXe siècle, ou cette statue du Mali à tête d'homme et corps de femme qui représente la terre nourricière et datant du XIe siècle ? Certes. Cependant, si on n'a pas encore eu l'occasion de découvrir ce que le public a pu voir récemment dans un grand nombre d'expositions, cette multitude de pratiques artistiques qui composent l'univers de l'art contemporain africain, il est temps de se pencher sur ce que le présent apporte, sur une diversité, une créativité foisonnante, d'autant plus importante quand on considère la surface du continent africain et le nombre de pays qui le compose. Entre un artiste né au Congo et un autre né au Bénin, en Côte d'Ivoire ou au Sénégal, de multiples tendances se croisent. Il faut bien dire qu'avant le tout début des années 80, on n'entendait « Art africain » qu'en faisant allusion aux œuvres que j'évoquais précédemment, lesquelles ont été souvent collectionnées à la faveur des missions ethnologiques ou en tant que butin des guerres coloniales, celles qui ont été mises en lumière par les écrivains et les peintres surréalistes dans les années 20 et qui ont contribué à l'essor de nouveaux courants artistiques.

Revenons à aujourd'hui. Que dit La galériste Marie-Ann Yemsi à propos des artistes africains ? Qu'on ne les connaît pas, à part quelques rares exceptions : *Ces jeunes artistes voyagent, bougent, ont grandi avec Internet, écoutent la même musique qu'ici. Pleinement engagés dans le mouvement du monde, dans les migrations, l'exil choisi ou contraint. ils traduisent ces questionnements par des stratégies silencieuses. Mais on est d'abord intrigué par des œuvres chatoyantes. Certaines sont politiques, d'autres plus autobiographiques.*
J'ai voulu montrer cette grande diversité, l'enchevêtrement des points de vue. Ils sculptent un monde en mutation fait de circulation des idées, des cultures, des objets. La circulation, les beaux mots « d'accolement des mondes » du poète Edouard Glissant, sont importants en ces temps de crispations identitaires.

L'année dernière, à cette époque, avait lieu au Havre, au Museum, l'exposition : *L'autre continent, Femmes, artistes, africaines*. Là étaient réunies des œuvres aussi différentes dans leur pratique que des dessins, des videos, des sculptures, des photographies et des installations. Ici encore se croisaient les diversités des pays d'Afrique, au présent et au féminin.
Pendant ce dernier printemps, à Paris, plusieurs expositions consacrées aux artistes africains ont ouvert leurs portes, en particulier : *Afrique capitales*. où 60 artistes proposaient videos, installations, photos, créations sonores…
Ces derniers événements, certes, sont clos mais les artistes eux, continuent leur chemin et ce sont eux qui nous intéressent, chacun particulier, chacun venu de régions différentes et issu d'une histoire personnelle. Le moment ne serait-il pas venu de penser à chacun comme à un artiste novateur et singulier et pas seulement comme à un artiste Africain

Nicolas Dalongeville Aka Niko – Bénin-

Les différents courants de la production de ces artistes découlent des problèmes auxquels l'histoire de leurs pays a été confrontée : le passé colonial et la décolonisation, l'esclavagisme. Mais aussi, au présent, à ceux liés aux conflits politiques, aux guerres, au quotidien. La vie urbaine y tient une grande part. Le corps humain y est également très présent, corps athlétique ou corps blessé.Ces artistes s'inspirent à la fois d'un art traditionnel et de la modernité. Ce qui

frappe peut-être le plus dans cette exposition, ce sont les œuvres faites de matériel de récupération, monumentales ou modestes. Elles sont étonnantes d'ingéniosité, grâce à des objets courants, déchets ou ustensiles usuels, écrous, fils de fer, morceaux de plastiques, plaques de métal. Mais que l'on ne s'y trompe pas, cet art n'est pas un art pauvre. Ce recyclage a une signification, et même diverses significations selon les artistes. Ainsi il peut s'agir de l'expression du quotidien, mais aussi et plus largement expression des préoccupations du monde moderne : écologie, rejet de la société de consommation, représentations de faits politiques. Par exemple, Freddy Tsimba qui crée ses sculptures avec les déchets qu'il récolte sur les lieux de conflits, explique qu'elles symbolisent non seulement la guerre civile en République Démocratique du Congo, mais aussi toutes les guerres. Et il ajoute : « Tous les débats concernant la pseudo africanité de nos œuvres sont dépassées. » Comment mieux dire que l'appartenance à un pays ne constitue pas une école et que les artistes africains sont au monde et créent dans le monde.

Jusqu'au 14 janvier 2018, à Avignon, au Palais des Papes, se déroule une exposition intitulée : *Les éclaireurs, sculpteurs d'Afrique*. Collection Blachère.
Y sont rassemblées les créations d'artistes aussi divers que venus du Nigeria, du Congo, d'Angola, du Sénegal, du Ghana, de Côte d'Ivoire, du Mali, du Bénin, d'Afrique du Sud. Illes éclaireur s'appellent : Nnenna Okore Egwu, Moustapha Dimé, Abdoulaye Konate, El Anatsui, Ndary Lo, Romuald Azoumé, Colleen Madamombé, Freddy Tsimba, Bamasi Traoré, Ousmane Sow…

Catherine Désormière - 10mn chronique -Viva culture

7eme grande conversation – Carte blanche à François Delaroziere

L'art dans les rues, la ville transformée
Le vendredi 13 avril prochain, l'association MCH recevra François Delaroziere, directeur artistique de la Cie la Machine. Il aura carte blanche, à la bibliothèque Oscar Niemeyer, à 18h 30. L'entrée sera libre.
Il parlera de sa démarche, de sa collaboration avec les artistes, les techniciens et les décorateurs qui l'entourent pour construire ses objets de spectacles atypiques, ses créations géantes mécaniques.

La ville, traversée par ses habitants, est le théâtre de mémoires, d'imaginaires particuliers. Mêlée à l'histoire de chacun, elle a posé le long de nos parcours, les signes d'itinéraires qui sont bien d'autres choses que de simples jalons. Ce sont parfois les repères d'une vie. Ceux de rencontres, de rendez-vous, ceux d'évasions, de trajets obligatoires, de marches solitaires. Nous n'avons pas seulement parcouru la ville, nous l'avons vécue. Ces marques, bâtiments, angles et perspectives, probablement qu'on ne les voit plus. Et si un élément surprenant apparaît, quand survient l'inattendu sur notre chemin, le mouvement de nos pensée est interrompu. Le film de nos habitudes est suspendu.
La ville change, la ville est en perpétuelle mutation. Des rues, des avenues, des bâtiments parfois disparaissent pour réapparaître autrement. Les urbanistes relient des artères, créent des espaces, élèvent des murs, font creuser des sous-sols. Cela pourrait suffire à nos besoins.
Or, la ville connaît d'autres enjeux. Aujourd'hui elle doit être visible et reconnaissable, non seulement dans son pays mais dans le monde entier. Et cela, bien au-delà d'un urbanisme capable de suivre les modes de vie actuels et à venir. Il faut en appeler à l'imaginaire de chacun, visiteur, touriste, investisseur. C'est une question d'image. Et quoi d'autre que l'art pour y parvenir ? Et puisqu'il s'agit de milieu urbain quoi d'autre que les arts de la rue ?

François Delarozière, dit que la ville-même est un théâtre et que le théâtre que l'on y fait transforme la ville. Et bien sûr, il sait de quoi il parle. C'est lui qui a créé le géant, la petite géante, le petit géant, les girafes et d'autres personnages et animaux articulés pour Le Royal de luxe.
Il est, depuis 1999, directeur artistique de la compagnie La Machine, à Nantes. C'est là qu'il a développé ses projets. Les Mécaniques Savantes, par exemple, un bestiaire constitué de deux araignées géantes qui rivalisent en volume et en déplacement avec les constructions alentour. Il a aussi conçu et réalisé, en collaboration avec Pierre Orefice, les Machines de l'Île, Le Grand Éléphant, le Manège des Mondes Marins, l'Arbre aux Hérons.

Extrait de *Rêver la ville de demain,* François Delaroziere :
Le théâtre de rue participe à changer la perception que nous avons de la ville. Celui que développe La Cie Machine repose sur l'apparition, dans l'espace public, d'une architecture monumentale actionnée, comme par exemple Les Mécaniques savantes à Liverpool, qui un matin s'est réveillée avec une araignée mécanique géante accrochée à un bâtiment du centre-ville face à la gare centrale. Son déplacement dans le centre-ville rénové à révélé a 400 000 Britanniques le

nouveau visage de Liverpool ». Sept mois plus tard deux spécimens identiques débarquent dans le port de Yokohama lors des commémorations du 150e anniversaire de l'ouverture du Japon au commerce extérieur. Un des deux spécimens reste 150 jours et révèle le port récemment aménagé.

À Reims, en avril, c'est le tramway naissant et le 800e anniversaire de la cathédrale que l'araignée est venue fêter. Ainsi, nos spectacles s'insèrent dans l'histoire d'une ville. Reims, au fort patrimoine historique, rend hommage aux bâtisseurs d'hier et fait appel à des créateurs d'aujourd'hui pour lancer le tram qui va tisser sa toile, reliant les habitants du centre et de la périphérie. Nos spectacles de rue s'adressent à toute une ville. Les enjeux principaux sont la rencontre avec le public et la mise en valeur de l'espace public ou d'un projet urbain. La dimension monumentale de nos machines projette instantanément le spectateur dans une situation physique proche de celle d'un enfant qui voit ses parents comme des géants. Pour l'adulte, c'est une situation inattendue qui l'affranchit de nombreux préjugés et qui lui ouvre les yeux. La présence de nos machines évoque clairement la relation entre une architecture en mouvement et une ville. Nos spectacles racontent comment l'espace public (les rues, les places, les façades de bâtiments) peuvent se transformer en un décor géant où la ville entière devient une scène de théâtre. Ils montrent la façon dont ces actions transforment le regard et le sentiment qu'ont les habitants sur leur propre ville. Ils deviennent à la fois acteurs et spectateurs d'une histoire qui est la leur. Bien entendu, toutes ces machines n'ont pour fonction que de provoquer rêves et émotions. Elles sont, de fait, inutiles. Mais l'inutile n'est-il pas précieux, à la fois moteur de nos vies et garant de notre humanisme ? Inventons enfin des villes où l'inutile a sa place.

Le travail de François Delaroziere commence par ses croquis. Le dessin est, pour ainsi dire, le moteur à la fois de son imaginaire et des machines à venir. Il le définit ainsi : un trait… sur une feuille…

Catherine Désormière - 10mn chronique -Viva culture

Corto Maltese - 50eme anniversaire

Nous célébrons en ce moment, le 50eme anniversaire de Corto Maltese, le héros de la bande dessinée de Hugo Pratt. C'est à Lyon que l'on pourra voir l'exposition ***Hugo Pratt, lignes d'horizon***, jusqu'au 24 mars 2019, au Musée des Confluences. Une très belle scénographie nous emmène à travers le monde, là où Hugo Pratt a emmagasiné des images, fait des rencontres, éprouvé des émotions. Nous découvrons

aussi qu'il s'inspirait de gravures, des catalogues de musées, de photos d'objets. Ces objets, pour la plupart, étaient présents dans les collections du Musée des Confluences. Ainsi, 94 d'entre eux sont utilisés dans l'exposition, en regard des reproductions des vignettes de la bande dessinée. Videos, musiques, nous emmènent au cœur d'un dédale, comme on déplace son regard d'une planche à l'autre devant un album.

Hugo Pratt imaginait des romans mais ne les écrivait pas : il les dessinait ….Voici ce qu'il disait :*Dans la littérature, ce qui me touche le plus c'est la poésie parce que la poésie est synthétique et procède par images. Quand je lis, je vois les images, je les perçois à un niveau épidermique. Sous la poésie se cache une profondeur que j'arrive à percevoir immédiatement et, comme dans la poésie, la bande dessinée est un monde d'images, on est obligé de conjuguer deux codes et, en conséquence, deux mondes. Un univers immédiat à travers l'image et un monde médié à travers la parole.*
Hugo Pratt, né en 1927, a vécu à Venise jusqu'à ses 10 ans, puis en Abyssinie, aujourd'hui l'Ethiopie, jusqu'à ses 16 ans. En Afrique, il baigne dans une atmosphère de guerre. Cependant, il découvre un pays, il noue des amitiés aussi bien avec les habitants qu'avec les soldats anglais. Son père, officier dans l'armée coloniale de Mussolini, est arrêté en 1943 et

disparaît. Le jeune Hugo rentre à Venise.
Pendant toutes ces années, il a engrangé des impressions, des images et tout cela définit son avenir. Voici ce qu'il dit :
L'armée anglaise avait interdit l'usage des appareils photos, elle les avait confisqués en même temps que les armes. Pour témoigner de ce monde militaire, d'une armée coloniale impérialiste, il ne me restait que ma capacité de dessiner.
Il faut savoir que le dessin lui était déjà familier dans son enfance : il raconte que sa grand-mère qui l'emmenait au cinéma voir des films d'aventures, une fois à la maison, lui disait : « Hugo, maintenant dessine ce que tu as vu », et, comme récompense, lui apportait un chocolat chaud et des biscuits.
Dans *Fable de Venise*, il évoque en préambule cette grand-mère, qui, a sa manière , l'a mis sur la voie de ce qui le passionnera devenu adulte : le mystère et l'ésotérisme. Bien plus qu'un personnage de bande dessinée, Corto Maltese est devenu un mythe. En inventant ce personnage, Hugo Pratt a trouvé le héros qui convenait à sa ligne. Une ligne bien marquée, noire sur blanc, même si parfois l'aquarelle vient s'y ajouter.

C'est dans l'album *La ballade de la mer salée* que l'on découvre Corto Maltese.

En lisant le texte de la première vignette de cette aventure, on comprend qu'Hugo Pratt a donné une dimension mythique, sinon mythologique, aux histoires qu'il raconte. Cette introduction rappelle L'Odyssée et la fureur de Poséidon.
Cette vignette occupe la moitié de la page, et entoure le dessin d'un catamaran océanien. Il vogue sur une mer agitée, alors que l'équipage repère au loin des naufragés… C'est ainsi qu'en 1962, les premiers lecteurs ont fait connaissance avec Corto Maltese.
Hugo Pratt a voyagé toute sa vie, Londres, Paris, Gênes, Lausanne, mais aussi en Argentine, en Amazonie, au Brésil … L'élégant Corto Maltese sillonne les mêmes voies dans des récits d'aventures qui sont autant de quêtes : retrouver « les mémoires grecs de lord Byron » dans *La maison dorée de Samarkand,* ou bien une émeraude magique ancienne dans *Fable de Venise* … Mais ce qu'il cherche en réalité, c'est côtoyer les secrets de sociétés occultes, et de légendes enfouies. Corto est un romantique qui vit sa vie comme une sorte de poème fourmillant de personnages excentriques, de bandits, de compagnons de pays lointains, traversant l'Ouzbekistan, la Sibérie, l'Amazonie, dans un climat de magie et de symboles à décrypter.
Pourrait-on dire que c'est un rêveur actif ?
Voici l'échange qu'il a avec Bouche dorée : « Ce serait bon de vivre une fable » dit-il. Elle lui répond : « Toi tu vis continuellement une fable et tu ne t'en aperçois plus. Lorsqu'un adulte entre dans le monde de fables, il ne peut plus en sortir, le savais-tu ? »
On peut se demander si cette phrase n'est pas destinée à Hugo Pratt lui même …

Catherine Désormière - 10mn chronique -Viva culture

Adel Abdessemed, artiste controversé
La plupart d'entre nous connaissent un des travaux d'Adel Abdessemed sans connaître son nom. C'est la sculpture monumentale qui a été exposée en 2013, sur le parvis du Centre Pompidou, intitulée *Coup de tête de Zidane,* qui représente l'instant stupéfiant et célèbre où Zinedine Zidane s'est retourné contre Materazzi, pendant la finale de la coupe du monde de 2006. Cette installation, à l'occasion d'une rétrospective de l'œuvre d'Abdessemed, avait donné lieu à quelques remous. Passablement critiquée par la presse culturelle et sportive, en particulier. Des cadres du football français avait demandé à Zidane qu'il fasse déboulonner la sculpture parce qu'elle nuisait à son image. L'artiste, de son côté, avait déclaré alors, qu'il avait « voulu montrer le côté sombre du héros, le goût de destin inéluctable et l'immédiateté retentissante d'un geste. »
Depuis, les choses se sont aplanies, *Coup de tête de Zidane* est installé à Avignon dans la cour de l'Hôtel de Caumont, centre d'art contemporain, et Zidane a gardé son image de grand sportif et plus.
Abdessemed a acquis au cours des années la réputation de produire des œuvres de violence. Pas plus tard que le 31 mai dernier, un article qui lui était consacré titrait : La violente poésie d'Adel Abdessemed.
Mais c'est quoi la violence d'une œuvre et dirigée vers qui ? Et pourquoi ?

Abdessemed naît en 1971 à Constantine, où son enfance se passe dans une ambiance de bonne intelligence entre les 3 religions monothéistes. Il commence ses études d'art à Batna puis à Alger. Bientôt commence la vague d'actes terroristes qui plonge le pays dans la guerre civile pendant une décennie. Il a vingt ans. En 1994, Il quitte l'Algérie après l'assassinat du directeur de son école, lui-même menacé et vient poursuivre ses études en France, à l'École des Beaux-arts de Lyon. Il participe à plusieurs biennales internationales, puis expose à New-York.
Le 11 septembre il assiste à l'effondrement des tours jumelles.

Peut-on lui reprocher de voir et de représenter la violence ? Il la connaît si bien pour l'avoir rencontrée tant de fois.

En 2016, il crée une série de 10 bas-reliefs représentant entre autres sujets : la révolution de la place Tian'anmen, la pendaison de Saddam Hussein… Dans ses œuvres Abdessemed ne glorifie pas la violence, il la dénonce. Il n'évoque pas la violence dont il a pu être la victime. Son travail montre des faits, des réalités et laisse le spectateur libre d'y trouver quelque chose au-delà des mots, dans la sensation.
Ce manque d'engagement assumé est peut-être ce qui provoque parfois des malentendus. Une de ses dernières expositions montrait une vidéo intitulée « Printemps », projetée simultanément sur trois écrans, elle dure 19 secondes en boucle. Sur un mur en brique, une rangée de poulets, pendus par les pattes et alignés, prenaient feu. Le son d'une volière affolée envahissait l'espace de l'exposition. Un visiteur a alerté les associations animales sur twitter et immédiatement les réseaux sociaux se sont enflammés à leur tour. La video postée sur twitter a été partagée plus de 20 000 fois et visionnée par des centaines de milliers de personnes.

Et alors qu'arriva-t-il ? Adel Abdessemed a préféré retirer sa video de l'exposition. Et pourtant, rien de tout cela n'aurait dû arriver, rien de cette polémique et de cet acharnement contre celui qui est un fervent défenseur de la cause animale et qui, avec cette video, symbolisait les atrocités commises par le feu : les bûchers, les explosions, les bombardements au napalm… L'embrasement des poulets était un trucage réalisés par une équipe de techniciens d'effets spéciaux pour le cinéma.

Voici ce qu'a dit à ce propos, Thierry Raspail historien d'art, dans un communiqué :

Cette œuvre était une allégorie de toutes les violences. Notamment celles qui sont infligées aux animaux, ce qu'il [l'artiste] *ne cesse de dénoncer dans de nombreuses œuvres et dans ses interviews »Toute une série de discussions nous ont amenés à nous demander, avec Adel Abdessemed, comment se mesurer aux réseaux sociaux. Malgré le dialogue, notamment avec des représentants de la cause animale, nous n'avons pu faire comprendre la distinction entre les images, une œuvre d'art et les conditions de création. Adel a toujours combattu toutes les formes de violence, et pour une vidéo qui porte tous les charniers du monde, réalisée avec des trucages, c'est l'indignation générale ? Avec, au passage, des insultes racistes ?*

Sans même évoquer la liberté de la représentation artistique, on peut légitimement se poser la question : où est ici la violence ? Je me garde d'y répondre, ne pouvant avoir une conversation, un échange direct, avec vous, à ce propos. Ne voulant pas ajouter la violence à la violence en usant d'arguments à sens unique.

Exposition au MAC, Lyon, *L'antidote*, jusqu'au 8 juillet 2018

Catherine Désormière - 10mn chronique -Viva culture

Retrouvez *10mn chronique* - dans l'émission *Viva culture* sur Ouest Track Radio 95.9 (ou en podcast ouest-track.com) ainsi que les articles, illustrations, liens sur : asso-maisondelaculture.fr

Les podcasts :

2017

14 mai : Une ville qui fait rêver le monde, exposition

Los Angeles, à Lyon

28 mai : histoires de musées

11 juin : faire la fête, les 500 ans du Havre

25 juin : Une série culte : *Le prisonnier*.

09 juillet : Exposition au Tétris : *Smart Factory*

23 juillet : Les géants dans les contes et dans la ville

06 août : *Villes flottantes*, au Havre, exposition

d'Aurélien Bory

20 août : Instantanés, la photographie, Vivian Maier

03 septembre : Andy Warhol

17 septembre : Haruki Murakami

1er octobre : Claude Monet

15 octobre : L'art africain exposition *Les éclaireurs* à Avignon

29 octobre : 14eme Biennale de Lyon – *Mondes flottants* – 1/ ouragans

12 novembre : 14eme Biennale de Lyon – *Mondes flottants* – 2/ l'eau

26 novembre : Art et litiges

10 décembre : 25eme festival du film russe à Honfleur

24 décembre : *Des séries et des hommes tourmentés*,

2018

21 janvier : Festival Le goût de autres : Paul Auster / 1

04 février : Paul Auster / 2

18 février : Héritage, l'enfer ?

04 mars : Les fins du monde

18 mars : La ville et nous

1er avril : 7eme grande conversation MCH : *L'art dans les rues*, carte blanche à François Delaroziere

15 avril : Les rencontres

29 avril : Tilted Arc

13 mai : Henri Michaux

27 mai : Corto Maltese

10 juin : Adel Abdessemed, artiste controvers

Catherine Désormière

LA RUBRIQUE DES SPECTATEURS

Une année de radio à podcaster…

2017
14 mai 2017, Dick Anegarn au Tetris, un concert qui twiste !

28 mai, Olivier Saladin et l'art populaire, 6ème Grande Conversation MCH.

11 juin, Sonia Anton raconte Le Havre, ***Le Galet et la crevette***.

25 juin, la fête de la musique et les festivals d'été.

9 juillet, Lire à la plage à Yport avec Giono.

23 juillet, Les géants des Flandres et les Géants des 500 ans du Havre.

6 aout, Les accents, les régions, Jacques Bonnaffé et Tiago Rodriguez.

20 aout, ***Les Passagers du son***, une expérience sonore à Port Center ; Emmelene Landon artiste voyageuse (veuve de Paul Otchakovsky-Laurens décédé en janvier 2018).

3 septembre, Rem Koolhaas, un architecte à Caen ; l'édificice culturel, une œuvre d'art.

17 septembre : Claude Monet au MuMa et dans le roman de Michel Bernard, ***Deux remords de Claude Monet***.
1 octobre, Les jardins, plaisir et paysages.
15 octobre : Des robes et des étoles, ***La Belle et la meute*** au cinéma, Proust et l'expo Fortuny à Paris.

29 octobre : Littérature et cinéma, ***Au revoir là-haut***, Dupontel et Lemaître.

12 novembre : lectures à voix haute, Yvan Durus à Gonneville la Mallet.

26 novembre :Ste Catherine, fêtes populaires dans le Nord et ***Sandrine***, une ouvrière au TBD*

10 décembre : l'Afrique au Museum, Albert Schweitzer au Gabon.

24 décembre : les enfants spectateurs et l'Opéra de Rouen.

2018

21 janvier : Au gui l'an neuf ! Faire du neuf avec du vieux, la Comédie Française.

4 février : Le Goût des autres, Michel Onfray et les universités populaires.

18 février : le théâtre amateur et la culture populaire.

4 mars : Qu'importe le flacon… ! La Fondation Vuitton, et les édifices culturel/œuvres d'Art.*

18 mars : les livres la Francophonie et le festival Terres de Paroles.

1 avril : humour et rire sur scène, Les Chiens de Navarre, ***Une visite inopportune*** de Copi.

15 avril : des machines de Nantes aux machines extraordinaires de Jules Verne à Amiens, GC7

29 avril : Le Havre balayé par le souffle du théâtre : ***Sopro*** et ***J'appelle mes frères***.

13 mai : le Festival de Cannes et les critiques, le Masque et la plume.

27 mai : Cannes, le palmarès et l'Histoire, quelle histoire ! (annonce de la GC8)

10 juin : des femmes et des livres, suite de la GC8.

Christine Baron

Sandrine

Bonjour et bienvenue dans la Rubrique des spectateurs du 26 novembre !
Pour moi qui ai passé la moitié de ma vie à Lille le mois de novembre n'est pas que le retour de la pluie et du ciel bas…
C'est aussi le mois des fêtes qui conduisent à la St Nicolas, le 6 décembre, la fête de tous les enfants dégagée des célébrations de Noël qui partagent parfois les familles. C'était aussi la fête des garçons dans les familles…Et bien sûr, la fête des étudiants, à grand renfort d'œufs et de farine et de déguisements de toutes sortes ! Là on sentait pointer le retour du Carnaval en février-mars, celui qui faisait (qui fait encore ??) défiler joyeusement la foule dans les rues de Dunkerque…
Avant la St Nicolas le 6, les ouvriers des usines débrayaient joyeusement pour honorer leur patron, St Eloi, le 1° décembre.
Les musiciens savaient eux aussi fêter comme il se doit leur Ste patronne, Ste Cécile, en organisant partout des concerts souvent bon enfant, l'ancêtre peut-être de l'actuelle Fête de la Musique… ?
Et puis le 25 novembre – stop ! – on fêtait les jeunes filles. Pas les Catherinettes sans mari après 25 ans, non. Toutes les grandes filles. Une sorte de rite initiatique.
N'empêche qu'avec toutes ces fêtes on ne voyait pas passer l'hiver et on oubliait la nuit qui tombait de plus en plus tôt !
Donc, hier, c'était la Ste Catherine… Et j'ai pensé au Nord. Surtout après avoir vu la dernière pièce présentée au Théâtre des Bains Douches il y a une semaine. Une pièce qui célébrait un prénom féminin… Pas Cécile, ni Catherine mais… Sandrine ! Un spectacle étonnant du théâtre Pôle Nord, créé en Ardèche en 2009, en résidence dans le théâtre de Ludovic Pacot-Grivel et vivant à cheval entre l'Ardèche et Le Havre. La compagnie repose sur les deux comédiens, Lise Maussion et Damien Mongin.
Avec peu de moyens ils nous entraînent dans le monde bouleversant de leurs deux personnages, dans cette amitié cabossée de Sandrine, la trieuse de verre à la déchetterie et de son nouveau voisin qui essaie de se sauver – et de la sauver, elle – en vain. Théâtre dépouillé mais puissant grâce à la présence extraordinaire de Sandrine, de son corps ravagé par les tâches répétitives, mécaniques, brutales. De son absence douloureuse au réel signifié dès le début par sa posture hébétée sur son tabouret, comme attendant la mort. De son mutisme surmonté par vagues incontrôlées… Elle crie pour parler à son amie Letizia par-dessus le bruit des machines, elle hoquette au téléphone avec sa mère trop absente. Elle bredouille des phrases vides avec son voisin qui essaie de l'aider, de l'empêcher de couler… Elle se momifie peu à peu et on est bouleversés par cette histoire peu bavarde mais si présente.
On aurait pu sortir du théâtre désespérés.
Il n'en est rien. On est sortis heureux d'avoir partagé ce beau moment de théâtre avec le public chaleureux des Bains Douches, avec son directeur toujours aussi accueillant. Et le petit bar sympathique où l'on a bu un verre à la fin m'a rappelé les fêtes de Nord, les après spectacles du Théâtre de La Salamandre dans l'inoubliable bar de l'Idéal Ciné à Tourcoing dans les années 80…
Finalement on peut critiquer un spectacle sans le démolir, au contraire… On peut « *ne pas mâcher ses mots* » pour en dire tout le bien qu'on en pense.
Pour le plaisir des mots aussi, comme CAMILLE qui dans son dernier album, *OUÏE* mélange malicieusement la musique et la gourmandise !
Alors, à bientôt ! Rendez-vous le 10 décembre !
Chanson : « Je ne mâche pas mes mots », Camille 2017

Christine Baron

« Qu'importe le flacon… ? »

Bonjour et bienvenue dans la Rubrique des spectateurs du 4 mars !
« Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse » dit-on. Qu'importe vraiment ? Pas toujours. L'ivresse c'est parfois le flacon !
Nous les spectateurs on est toujours très sensibles à ce qui entoure un spectacle. Au théâtre par exemple on est attentifs à tout ce qui met le texte en valeur. Les acteurs bien sûr : leur jeu, leur diction, leur présence, leurs costumes …ou pas ! La mise en scène évidemment. Les décors quand il y en a. On a adoré le beau plateau de « Monsieur de Pourceaugnac » au Volcan il y a 15 jours.

Cette scénographie qui nous emballe se déploie dans d'autres lieux, d'autres espaces culturels, croisement de l'expression artistique et de l'architecture éphémère. Et de l'architecture du bâtiment qui les abrite. Comme des poupées russes les lieux d'exception abritent des mises en scènes exceptionnelles d'œuvres exceptionnelles elles aussi. Et nous les spectateurs on surfe sur ces vagues successives allant de surprises en surprises.
Ici au Havre on est toujours heureux d'entrer dans le théâtre conçu par Oscar Niemeyer mais on est presque blasés. On vient au Volcan pour le spectacle pas pour le bâtiment. On l'oublie…
Mais on quitte volontiers Le Havre pour retrouver ce plaisir décuplé de découvrir un spectacle, une expo dans un bâtiment exceptionnel. Là où un artiste, un architecte a imaginé un lieu pour accueillir des artistes ! Si bien qu'il multiplie nos émotions.
On s'est rués à Beaubourg dès son ouverture à Paris en 1976 pour découvrir l'audacieuse construction toute en transparence du Centre Pompidou. Autant pour ses expositions que pour le travail des 3 architectes Renzo Piano, Richard Rogers et Gianfranco Franchini.
De la même façon on va aujourd'hui à La Fondation Vuitton à Paris autant pour le lieu que pour les expositions qu'il accueille. Et la dernière exposition qui s'achève aujourd'hui a porté au sommet la mise en abyme artistique dans cet écrin de verre, ce navire aux voiles d'argent, « un vaisseau magnifique » a déclaré Franck Gehry l'architecte génial qui a fait surgir cet iceberg éclatant au milieu du Bois de Boulogne.
Un vaisseau qui a abrité pendant 6 mois une exposition phare mettant en lumière la naissance d'un autre vaisseau mythique : celle du musée d'Art Moderne fondé à New York en 1929, le MOMA !Avec cette expo, « Etre moderne, le MOMA à Paris » on a atteint le summum : le bâtiment de Gehry abrite plus de 200 œuvres légendaires rassemblées dans un musée mythique, le MOMA dont l'histoire nous était contée. Le musée dans le musée, le musée gigogne ! On avait le tournis.
On passait d'une salle à l'autre, d'une époque à l'autre puisque l'expo suivait la chronologie, de la création en 1929 aux nouveaux horizons du XXI° siècle, tout en découvrant entre deux salles la structure du bâtiment mêlant le verre et le bois, ouvert sur les bassins ou la forêt alentour, pendant que l' Art Moderne naissait sous nos yeux en même temps que le MOMA prenait forme lui aussi, de bâtiment en bâtiment.
Un bâtiment, c'est aussi un bateau… Et bien cette exposition nous a embarqués et on a voyagé longtemps ! A travers toutes les formes artistiques. Du « Baigneur » de Paul Cézanne aux installations lumineuses ou sonores, de Magritte à Pollock en passant par des objets du design industriel, d'un dessin animé de Walt Disney à un fragment de la façade en verre et en alu des Nations Unies ou à la série des boîtes de soupe d'Andy Warhol, de l'art numérique au « Motet à 40 voix » de Janet Cardiff. Diffusée par 40 haut-parleurs, 1 haut-parleur par voix, cette expérience sensorielle troublante invitait chaque visiteur à voyager en déambulant de voix en voix comme si il s'était glissé dans la Cathédrale de Salisbury entre chaque choriste.
Oui ce vaisseau magnifique nous a embarqués ! La magie du lieu, des œuvres exposées nous ont fait traverser les époques et les frontières. On se croyait à New York, on était à Paris. Au Bois de Boulogne !
En 1975 Marguerite Duras a embarqué son public dans son film mythique « India song ». Un film exotique ? Pas du tout. On se croyait à Calcutta on était à Boulogne Billancourt… Magie des mots de Duras. Magie de la musique de Carlos d'Alessio. Magie des voix de Jeanne Moreau et de Marguerite Duras. Ivresse peut-être aussi ? Qu'importe le flacon… On se quitte avec leurs deux voix sur « La Rumba des îles » extraite de la B.O. du film. Pour rêver !
Au revoir et à bientôt le 18 mars.

Christine Baron

P.S. On a aimé retrouver les mots de Marguerite Duras dans « La Douleur » le beau film d'Emmanuel Finkiel, avec Mélanie Thierry, Benoît Magimel et Benjamin Biolay en février sur les écrans du Sirius.

NOS APEROS DES SPECTATEURS

- On aurait bien ouvert les échanges sur le Molière

« *Monsieur de Pouceaugnac* » mais Véronique y allait juste après l'Apéro donc motus. On en reparlera car les avis avaient l'air partagés ? Etonnant… Il faudra y revenir. Pas de Molière donc mais quelques mots sur William Christie qui a conçu la musique du spectacle interprétée en direct par les *« Arts Florissants »* si bien nommés. Les fleurs, les arbres…On a partagé nos souvenirs de visite du superbe jardin en Vendée qu'il a créé avec autant de délicatesse et de patience que la musique qu'il défend depuis des dizaines d'années et qu' il célèbre chaque année lors d'un festival bucolique (« *Les Jardins du Bâtiment* » à Thiré, 85210).
On s'était quittés en janvier en plein *Festival du Goût des Autres*. On a repris avec quelques mots sur le passionnant entretien d'Arnaud Laporte avec Paul Auster qui a tenu en haleine les heureux spectateurs qui avaient eu une place ! C'était souvent ceux qui avaient été déçus juste avant par Maylis de Kérangal empêtrée dans son sujet, mais intéressés par les paris originaux du célèbre architecte peu conventionnel Patrick Bouchain.

On a aussi évoqué la rencontre avec R.J. Ellory (Seul le silence, Les assassins) proposée par le Master

Lettres et Création littéraire du Havre, un écrivain qui a encouragé les étudiants à persister dans leur désir d'écrire contre vents et marées avec une belle énergie ! Météo décourageante ou sécurité renforcée ? Certains ont regretté le programme alléchant des éditions passées du Festival…
Sinon les discussions sont allées bon train. On était bien installés, l'apéro était sympa alors on a tout déballé !
Des rencontres : celle du Fitz avec le danseur Amedy Coulibaly qui a éclairé les spectateurs déroutés par le spectacle .
Des expos : l'étonnant « *Curio* » du Satellite (Jean-Pierre ajoutera son texte) ; les *« Broderies chinoises* » à l'Abbaye de Graville pour ceux qui voudraient démêler les fils de la symbolique des sujets et des couleurs.
Des documentaires: ceux du *FestiVal'Eure* consacrés cette année aux discriminations (« *Pleure pas ma fille tu pisseras moins* » titre choc –chic ?- sur le sexisme en éducation, « *Swagger* »).
Des films toujours à l'écran ou à venir: « *La Douleur* » adaptation très réussie, très fine du texte ambigu de Marguerite Duras ; « *3 Bilboards* » sur le bien et le mal, « *Gaspard va au mariage »* film insolite au milieu d'un zoo.
De l'opéra au cinéma « *L'Elixir d'amour* » au Gaumont sans oublier la programmation régulière du Studio.
Des spectacles amateurs à encourager : « *Love and money* » du Théâtre de l'impossible (très bien joué même si le texte est un peu décevant) ; le concert « *Les femmes ont du talent* » donné par l'association *Zonta* (des voix d'ailleurs émouvantes sur des musiques composées par des femmes pour évoquer la condition des femmes dans le monde).
Du théâtre : « *Les soldats* » d'Anne Laure Liégeois ; le « *Pas de Bême* »du Théâtre Déplié ou comment entrer en résistance (en commençant par déplacer le public sur scène) et le « *Bigre* » pipi-caca qui a déçu tout le monde. De la musique enfin puisque tout finit par des chansons ! La voix puissante de Sarah Mac Coy au Magic Mirror ou les voix du *« Week-end de chant* » sur Brel pour Annette.

le 22 février 2018

- C'était un petit apéro de printemps mardi, agréable et sympathique. Comme on n'était que 4 (Isabelle, Liliane, Sylvette et moi) on a pris le temps de bavarder. Sylvette était curieuse de savoir ce qu'on avait pensé de sa soirée aux Yeux d'Elsa consacrée au *Printemps des poètes*. Liliane qui aime beaucoup cet endroit pour l'ambiance chaleureuse des rencontres nous a fait regretter de ne pas y avoir assisté ! « *Un moment pour quatre poètes vivants* » célèbre les textes de poètes havrais et laisse la place à la chanson (Hélène Furcaj, Erico). Sylvette propose d'ailleurs ce spectacle chez qui veut bien l'accueillir !

On a repris l'Apéro là où on l'avait laissé en février : il fallait parler du Molière.

Avis partagés à nouveau autour de « *Monsieur de Pourceaugnac* »!
Excellent pour certains. Lugubre et incohérent pour d'autres. Décors sinistres, cruauté insupportable, gesticulations stupides, musique sans rapport avec les décors. Ah bon… ? C'est bien une comédie ballet pourtant ? Pour ridiculiser les limousins dont Molière voulait se venger, semble-t-il. La transposition dans les années 50 était pleine de piquant et rafraîchissait l'intrigue un peu grossière avec des comédiens énergiques qui s'amusaient sur scène et qui chantaient si bien. Bref, pas d'unisson une fois de plus autour de la table.
Le théâtre de Caen vient de proposer lui aussi un spectacle mêlant une évocation de la comédie-ballet de Molière et féerie théâtrale : *« Amour et Psyché* », mis en scène par Omar Porras. Pas de discussion cette fois, Isabelle étant la seule à l'avoir vu. Liliane a passé une bonne soirée au Poulailler en découvrant une pièce très drôle «*On choisit pas sa famille* » où les 15 rôles étaient tenus par 5 comédiens. Une prouesse !

On a vu aussi quelques bons films. Quelques bonnes comédies, «*La Belle et la Belle », « Le retour du héros* ». Melvil Poupaud contre Jean Dujardin ? Sandrine Kiberlain contre Mélanie Laurent ? Sinon les films intéressants et originaux ne manquent pas. On a parlé de « *L'Apparition* » avec un Vincent Lindon étonnant de sobriété (un froncement de sourcil et on est bouleversé) ou l'extraordinaire Daniel Day Lewis en couturier dévoré par la passion de créer dans « *Phantom Thread ».*
La passion de créer ? C'est ce qui a permis au MoMA de constituer sa fabuleuse collection d'Art Moderne dont deux cents œuvres ont été présentées d'octobre à mars à la Fondation Vuitton à Paris. Une magnifique expo dans un lieu époustouflant ! (*)
Autre expo étonnante, celle de Hélène Delprat qui s'inspire beaucoup de la littérature, au Musée de Caen (interview d'Isabelle à retrouver dans le Viva Culture du 8 avril). Enfin on a parcouru l'agenda très chargé des jours à venir : inauguration du CEM du 23 au 25

mars, Festival du théâtre amateur « *Estuaire en Scène* » du 23 au 25 mars, Festival PiedNu sur les musiques actuelles jusqu'au 25 mars. Il va falloir choisir ! Ou attendre avril pour s'éloigner du Havre et passer toute la journée du 8 à Paluel avec Claude Monet. Pour clôre la journée, Agnès Desarthe lira pour *Terres de Paroles « Deux remords de Claude Monet* » en présence de l'auteur (invité à notre 8° Grande Conversation le 31 mai Michel Bernard).

- 6 juin 2017 au Monte Cristo

On a bavardé comme d'habitude autour d'un verre dans notre bar préféré (Annette, Véronique, Isabelle, Nelly et Christine) et on a réalisé à la fin que sans en parler très longtemps nous avions poursuivi le débat amorcé par notre Grande Conversation de mai sur la relation spectacle/public en partageant nos plaisirs de spectatrices.
Avec le Festival Terres de Paroles d'abord. C'est une belle initiative qui pendant un mois invite tous les publics à rejoindre, aux quatre coins du département et dans des lieux inhabituels des manifestations autour des textes. A Fauville, Dieppe, Eu, Le Havre, Duclair on a rencontré des comédiens (Jacques Bonnaffé, Olivier Saladin), des écrivains (Pascal Quignard) pour des lectures, des stages, un colloque, des spectacles. On a eu la chance de découvrir avec « Bovary » le superbe travail de Tiago Rodriguez qui, en mêlant intelligemment le roman, la correspondance de l'auteur et les extraits du procès, a réussi un spectacle magnifique sur la puissance de l'écriture. Et c'était encore plus réjouissant de voir la salle d'Yvetot applaudir à tout rompre, parents, voisins et enfants, tous emballés par cette prouesse! Le public ne s'était pas trompé et était venu nombreux.
Pari réussi. Sauf au Havre où le nom de Pascal Quignard n'a pas déplacé les foules au THV… Une poignée de spectateurs pour un spectacle sombre et énigmatique.

On a pas mal réfléchi aussi à l'impact des festivités des 500 ans sur les publics. Est-ce que la grande parade sensée attirer les foules a atteint son but ? Pas sûr. Pas assez spectaculaire, pas assez ancrée dans la vie des havrais (trop pensée de l'extérieur ?). Les œuvres des plasticiens elles aussi divisent : le puits de lumière de St Joseph semble occulté par l'installation qui dessert la beauté du lieu. Et comment interpréter le rétroviseur au-dessus de la gare… ?
L'arche en revanche est largement plébiscitée (pourvu qu'elle reste… !). Elle redynamise à coup sûr le bout de la rue de Paris et notre bar qui lui fait face en mesure les effets ! Les gens viennent plus nombreux qu'avant c'est sûr.
Comme les couleurs éclatantes sur les cabanes de plage qui emballent ceux qui ont assisté à la conférence de l'UP. Cet astucieux cryptage du texte de François I° égaye la promenade et attire les curieux. Nous en parlons dans Vivaculture du 11 juin sur Ouest track radio (95.9), écoutez le podcast !
Les Dixie Days n'ont pas déplacé les foules semble-t-il. Météo ? Ambiance morose ? Qualité des orchestres ? Pourtant c'est bien agréable de traîner sur le bord de mer et d'écouter ces musiques entrainantes, des claquettes aux reprises de Ray Charles…
Le THV a réussi de son côté à attirer un public nouveau en programmant des spectacles du OFF d'Avignon à des prix compétitifs. C'est ça la bonne idée ? A poursuivre… Comme leur programmation des « Burelains » qui a fait rire la salle bien remplie.

Laurent Pelly a lui aussi séduit un public contemporain en reprenant la pièce d'Aristophane « Les Oiseaux » (en tournée à Caen) portée par des comédiens talentueux dont le travail corporel superbe se rapproche d'une chorégraphie. On sentait leur bonheur de jouer ce texte qui a résisté au temps. Et c'était très drôle ce qui ne gâche rien ! On ira voir cet été l'expo « Pierre et Gilles » qui avait attiré une foule considérable le jour du vernissage et on vérifiera si la renommée des artistes fera venir les publics au Musée Malraux…

Christine Baron